Terroirs provençaux: géographie et société

Roland Courtot

▶ **To cite this version:**

Roland Courtot. Terroirs provençaux: géographie et société. 1991. hal-04356299

HAL Id: hal-04356299

https://amu.hal.science/hal-04356299v1

Preprint submitted on 20 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

CHAPITRE I. LES REGIONS

Lou Mistrau, lou Parlamen e la Durénço
Soun li tres fléu de la Prouvénço
Le Mitral, le Parlement et la Durance
sont les trois fléaux de la Provence

Lointaine héritière de la "provincia" romaine, la Provence est un ensemble où Géographie, Histoire et Pouvoir politique n'ont pas toujours concordé. Les quatre départements des Bouches-du-Rhône, du Vaucluse, du Var et des Alpes-de-Haute-Provence, qui ont succédé à la Province d'Ancien Régime s'étendent sur des régions géographiques d'une grande diversité: Sillon rhodanien, basse Provence calcaire et cristalline, Préalpes et Alpes du Sud. Les terroirs y sont nombreux, les paysages changeants. Les basses plaines et les reliefs en chicots de la vallée du Rhône accueillent villes nombreuses, communications intenses, cultures irriguées et industries. Les bassins, les collines, les crêtes, les plateaux de la Provence intérieure, autour d'Aix ou de Brignoles, cachent un réseau serré de petites villes et de gros villages. La haute Provence s'élève par gradins successifs vers les massifs préalpins et les hauts sommets de la frontière italienne: la vie s'y resserre dans les vallées et les piémonts.
A ce patchwork de petites régions, les habitants n'ont pas souvent éprouvés le besoin de donner des noms, car ils se sentaient avant tout "provençaux", conscients d'une certaine cohésion apportée par une administration commune précoce et des solidarités historiques : permanence des relations entre villes et campagnes, entre haut et bas pays. A celà s'ajoute une identité des réponses apportées par les hommes à la mise en valeur d'un milieu naturel largement façonné par quelques caractères contraignants. La terre de Provence est faite de plus d'os que de graisse, de pierres que de limons, et le climat est souvent plus excessif que tempéré. Ces traits physiques ont, autant que l'homme, modelé un environnement qui se révèle en même temps riant et austère, accueillant et rébarbatif: les fleurs et les arômes de la végétation des garrigues éclosent au milieu des broussailles et des épines.

LE NOM

La région de Provence-Alpes-Côte d'Azur s'étend sur six départements: trois départements littoraux, les Bouches-du-Rhône, le Var et les Alpes-Maritimes, trois départements intérieurs, le Vaucluse, les Alpes-de-Haute-Provence et les Hautes-Alpes. Cet ensemble procéde de plusieurs grandes unités naturelles, qu'il recouvre en partie: la vallée du Rhône à l'aval du défilé de Donzère, le littoral méditerranéen de la Camargue à la frontière italienne, les chaînons, bassins et plateaux de la Provence intérieure, enfin les Alpes du Sud. Lors de la réforme régionale de 1972, le législateur a cru bon d'accoler d'abord "Côte d'Azur", puis "Alpes" au nom générique de la Provence, pour aboutir à un affreux néologisme en vigueur chez les technocrates et autres administrateurs de notre espace régional, "PACA". Il a dû tenir compte du fait que la Provence "historique" n'incluait ni l'actuel département des Hautes-Alpes, appartenant au Dauphiné, ni la majeure partie de celui des Alpes Maritimes, rattaché au royaume de Savoie de 1492 à 1860. Naturelles sur deux côtés, le Rhône, dont la Provence ne possède que la rive gauche, et la mer, ces limites historiques l'étaient donc peu sur le troisième, le côté terrien, où partages territoriaux, stratégies militaires et contraintes physiques ont fait rarement coïncider frontières et topographie: les limites départementales, calquées sur celles de l'ancienne province, en portent encore la trace. La frontière nord du Vaucluse inclut le Mont Ventoux et serpente à travers le massif des Baronnies. Elle témoigne encore des aléas frontaliers de l'Ancien Régime et des conflits entre les pouvoirs territoriaux voisins: Etats pontificaux d'Avignon et Comtat Venaissin dépendant de la papauté de la fin du XIII° siècle à 1791, principauté d'Orange appartenant à la famille de Nassau jusqu'en 1713 et province du Dauphiné dont le parlement se trouvait à Grenoble. Le canton de Valréas, bien que vauclusien, est toujours enclavé dans le département de la Drôme depuis 1800. Dans la montagne alpine, la limite entre Provence et Dauphiné suit à peu près le cours de la Durance de Sisteron à l'aval jusqu'au confluent de l'Ubaye, dont elle englobe toute la vallée jusqu'à la frontière italienne. A l'est, elle correspond à la frontière du royaume de Piémont-Sardaigne jusqu'en 1860: haute vallée du Verdon, puis cours du Var jusqu'à la mer. L'arrondissement de Grasse a été en effet séparé du département du Var et rattaché au nouveau département des Alpes-Maritimes lors de sa création en 1860.

Facile à évoquer et à situer, la Provence reste un espace difficile à borner. Sous l'Ancien Régime, les frontières n'ont pas cessé de varier. Aujourdh'ui, c'est un cadre régional qui va au delà des limites successives de cette Provence historique, mais où nous ne traiterons que des terroirs intérieurs: les terroirs littoraux façonnés par le contact maritime, ont d'autres horizons.

UN PATCHWORK DIFFICILE A COUDRE

Dans ces limites historiques, c'est un kaléidoscope de milieux et de paysages qu'offre la Provence: ils s'organisent en un vaste amphithéatre qui, par degrés successifs, nous fait passer progressivement du littoral à la haute montagne, des marécages côtiers de la Camargue aux massifs de plus de 3000 metres de la frontière italienne (Parpaillon, Chambeyron). C'est que nous nous trouvons au confluent de plusieurs grandes unités de relief : le domaine alpin, grand pourvoyeur de chaînes de montagne jeunes, plissées, le sillon rhodanien, entre Alpes et Massif central, et le domaine méditerranéen, littoral d'une mer créée à l'ère tertiaire par le

glissement des plaques continentales, dont attestent ancore les massifs anciens ancrés au littoral varois, les Maures et l'Estérel. Au confluent de ces ensembles, le domaine provençal est une mosaîque de vallées, de bassins, parcourus de chaînons dont l'orientation est-ouest répercute celle des lointaines Pyrénées: il conserve de cette histoire géologique complexe de grandes fractures encore actives, qui sont comme des plaies mal refermées.

Absence d'unité à première vue de cet ensemble coupé, divers, capable d'étaler des hauts plateaux à plus de 1000 mètres et de dresser de véritables "montagnettes" à moins de 400 mètres: Tout y est à la fois démesuré et proche, comme en raccourci: la platitude de la Crau ne "dure" qu'une petite demi-heure pour l'automobiliste qui la traverse d'Arles à Salon. Entre Aix-en-Provence et la Ciotat l'empilement des grandes barres calcaires transversales de la chaîne de l'Etoile, de la Sainte-Baume, et de Carpiagne a fait de l'autoroute A 50 un toboggan qui tantôt escalade des versants abrupts, tantôt dévalle au fond de bassins étroits.

La Provence rhodanienne

Le sillon rhodanien devient provençal, au défilé de Donzère, au moment où il perd définitivement son caractère de sillon: les Cévennes s'éloignent vers le sud-ouest et les grands massifs préalpins cessent de s'offrir en toile de fond pour fermer l'horizon à l'est. Le Mont Ventoux, le "géant de Provence", est le dernier grand chaînon à dominer franchement la vallée du Rhône. Le fleuve serpente dans des bassins remblayés, au fond plat, domaine des huertas[1] irriguées. Des craus[2] caillouteuses et sèches, couvertes de vignes, sont les restes d' anciennes terrasses. Elles sont parfois arrimées à des pointements rocheux qui trahissent la présence, en profondeur, d'un bâti structural complexe plus ou moins ennoyé sous les dépôts du grand fleuve et de ses affluents. Comme des icebergs sur l'océan, ils dressent leurs échines calcaires décharnées, leurs rochers blancs et nus, à peine ourlés de maigres garrigues, au dessus des plaines irriguées, qui sont depuis un siècle le "sud" horticole de la France. Certains ne sont que des chicots rocheux qui ont fixé le site des villages ou même des villes, comme le rocher des Doms à Avignon. D'autres forment des "petites montagnes", la Montagnette de Barbentane, ou des "petites alpes",les Alpilles. Celles-ci ferment au sud les plaines du Comtat, étalées en éventail autour d'Avignon, et au delà commencent les seules grandes plaines de Provence. La Crau, celle qu'on écrit avec un C majuscule, est un vaste dépôt d'alluvions alpestres épandues en éventail par la Durance à une époque où elle ne rejoignait pas le Rhône, mais franchissait le pertuis de Lamanon et venait se jeter dans la Méditerranéen entre Rhône et Etang de Berre. Cet ancien delta durancien caillouteux et sec voisine avec celui du Rhône, limoneux et humide, qui se développe à partir d'Arles, ou plus exactement de Fourques, où le fleuve dessine une fourche qui enserre l'île de Camargue. Entre les levées du Grand et du Petit Rhône, qui ont fixé l'habitat et les cultures, pâtis[3] et marais subsistent, relayés vers l'aval par les étangs, anciennes lagunes abandonnées par les avancées successives du delta.

La Provence intérieure

C'est dans cette Provence intérieure qu'ont été décrites les formes classiques du paysage provençal: succession de petites plaines, bassins, couloirs cultivés et peuplés, encadrés par des collines, chaînons ou chaînes enlevées , rocheuses, rocailleuses et livrées à la garrique[4] et à la forêt. Espace resté aujourd'hui le plus agricole, le plus rural, où les gros villages concurrencent les bourgs et les petites villes. Cet espace entre aujourd'hui dans le champs des relations urbaines et du tourisme international: après un siècle d'exode rural, la tendance démographique se renverse et la population augmente à nouveau. Mais les transformations de la nouvelle société n'ont pas oblitéré les traces du passé, même si celles-ci sont en partie vidées de leur contenu et de leur signification.

A l'ouest, vers le Rhône, les bassins sont vastes et les chaînons facilement enlevés à plus de 1000 mètres, dans un paysage où les plateaux horizontaux, boisés et monotones, ferment souvent l'horizon. Le bassin d'Aix-en-Provence en est l'archétype: son large fond verdoyant de cultures est encadré de plateaux boisés et de hauts remparts de pierre. Le plus impressionnant en est celui de la Montagne Sainte-Victoire, dont l' escarpement est tourné vers l'alignement opposé des Monts Olympe et Aurélien et de la chaîne de l'Etoile qui lui font face au sud. Plus au nord, la Montagne du Lubéron est une longue échine qui domine le pays d'Aigues et le Val de Durance d'un côté, le bassin d'Apt de l'autre, dans des paysages qui font transition avec la haute Provence. Plus au sud, vers Marseille et Toulon, les chaînes calcaires dressent autour de la Sainte-Baume leurs rangs serrés en vagues successives jusqu'à la mer, où elles dégringolent en d'impressionnantes falaises et calanques.

Lorsqu'on s'avance vers l'est, dans le département du Var, tout s'amenuise, les bassins sont plus étroits, les sommets moins élevés, les cours d'eau plus petits, les lignes directrices moins nettes. Le paysage qu'un automobiliste pressé voit de l'autoroute "la Provençale" se

---

[1] terme espagnol désignant les périmètres de cultures irriguées (de "hortus")

[2] espaces couverts de galets déposés par l'érosion fluviatiel ancienne

[3] pâturages naturels inondés en hiver

[4] formation végétale buissonnante des terrains calcaires du Midi méditerranéen

réduit alors en une suite monotone de collines boisées et de vallons plantés de vignes. Parfois un bassin plus vaste s'ouvre, des villages l'encadrent, une ville l'occupe: Saint-Maximin signalée par la haute nef de sa basilique, Brignoles étalée au pied de la Montagne de la Loube. Il faut attendre l'arrivée dans la dépression qui entoure le massif des Maures pour que les choses changent. Ce large couloir contourne, de Toulon à Fréjus, par un ruban de cultures, de peuplement et de communications, le principal massif cristallin de la Provence littorale, les Maures. Avec ses voisins l'Estérel et le Tanneron, il forme ce qu'on appelle la Provence "cristalline", c'est-à-dire la Provence des massifs anciens, du "socle"géologique. Les paysages et le peuplement y adoptent des nuances liées à la nature des sols et à la végétation qu'ils portent: chênes-lièges, châtaigniers, bruyères tapissent ses pentes régulières, ses sommets arrondis d'un couvert végétal dense, où le maquis[5] remplace la garrigue .

La montagne provençale

A l'inverse des Préalpes du Nord, les Préalpes du Sud prennent dans l'édifice alpin un développement considérable et forment plus une barrière discontinue que des massifs nettement individualisés L'histoire géologique a voulu que les Prélapes du Sud soit faites de plus de "graisse que d'os", pour reprendre l'expression imagée du géographe Raoul Blanchard, c'est-à-dire de plus de roches tendres, en particulier les marnes noires, que de calcaires durs. Ceux-ci sont bien là, mais jamais en grandes épaisseurs et dessinent, au gré des plissements souvent chevauchants, de hautes barres festonnées qui dominent de longs versants dans les marnes : l'érosion s'en est donnée à coeur joie pour balafrer les pentes de nombreux ravinements (les "roubines"). A l'ouest de la Durance, de longues échines isolées engendrées par des plis ouest-ouest, Montagne de Lure prolongeant le Ventoux, Monts de Vaucluse, Lubéron, s'étendent jusqu'aux plaines rhodaniennes, encadrant les bassins de Forcalquier et d'Apt. A l'est, les Préalpes se déploient et s'épaississent, de Digne à Grasse, en une sorte d'éventail ininterrompu de barres, de crêts, de combes. Cette barrière échelonnée en profondeur est traversée par de rares vallées en gorge, parfois impressionnantes comme le fameux canyon du Verdon; Elle ferme partout l'horizon lorsqu'on vient de la basse Provence: les Préalpes de Digne dominent le plateau de Valensole, les Préalpes de Castellane s'enlèvent au dessus de Draguignan, et les Préalpes de Grasse forment un véritable balcon au dessus du littoral de Cannes.

Seule la Durance trace un axe d'organisation naturelle, par l'ampleur de son val et des plateaux qui l'encadrent: le plus vaste d'entre eux, le plateau de Valensole, est une crau ancienne formée d'alluvions caillouteuses entassées au pied des massifs et portées aujourd'hui à près de 600 mètres d'altitude. Il conserve des horizons plans au dessus d'un chevelu de ravins profondément encaissés et domine le val de Manosque par un escarpement d'une grande régularité : c'est le domaine du blé et de la lavande.

Cette moyenne montagne est chaude et sèche en été, pluvieuse et froide en hiver: les communautés agricoles ont dû longtemps s'adapter à un environnement plus contraignant qu'avantageux, dans un cadre au relief heurté et souvent peu pénétrable. L'équilibre entre les hommes et les ressources y a été très tôt rompu et c'est certainement une des régions de France où l'exode rural s'est mis en route le plus tôt, y a été le plus fort, et a conduit dans certains cas à un abandon quasi total de l'espace par l'homme. Le forestier a pris souvent la place de l'agriculteur, pour redonner un équilibre à des sols ravinés et emportés par les violences climatiques. Cette montagne, lentement réoccupée aujourd'hui par le tourisme rural, offre donc des traces d'abandon encore plus forte que la haute montagne. Celle-ci est plus réduite, et a été plus longtemps protégée de l'exode par son isolement: le renouveau du tourisme estival et des sports d'hiver y est intervenu assez tôt pour relancer l'économie montagnarde avant que les agriculteurs ne soient partis.

La haute montagne provençale, celle où les hauts sommets dépassent 3000 mêtres, est peu étendue. Ici point de hauts môles cristallins, de massifs centraux comme dans les Alpes du Nord: ils s'arrêtent au Pelvoux près duquel la Durance prend sa source, et ne réapparaissent qu'une seule fois au sud, dans l'Argentera-Mercantour qui sépare les Alpes-Maritimes de la plaine du Pô. Dans cet intervalle de plus de 150 kilomètres, des nappes de charriage ont déferlé vers l'ouest jusqu'à l'actuel lac de Serre-Ponçon. Leurs roches métamorphiques dressent, dans la partie interne du massif, de part et d'autre de l'Ubaye, de hautes pyramides (Parpaillon, Pelat) ou de grands chicots ruiniformes (les Séolanes). Vers l'avant-pays, elles empilent des fronts rocheux escarpés comme le Grand Morgon au dessus du lac de Serre-Ponçon. A l'ère quaternaire, les glaciers ont manqué des hautes surfaces en altitude pour se développer franchement: les courants de glace ont sculpté les vallées intra-montagnardes de la Durance et de ses affluents (Ubaye, Haut-Verdon) mais n'ont jamais débordé, comme ceux des Alpes du Nord, sur l'avant-pays: Le plus grand glacier, celui de la Durance, n'a jamais franchi le verrou rocheux de Sisteron contre lequel il est venu buter et fondre sur place.

LES SOLIDARITES DE L'HISTOIRE

Haute et basse Provence

[5] formation végétale buissonnante des terrains critallins du Midi méditerranéen

Il n'y a pas de fondement historique à cette distinction, au même titre qu'il y a une haute et une basse Normandie, une haute et une basse Bretagne. A l'instar de ces provinces, la Provence a toujours été administré comme un tout à partir de sa capitale, Aix-en-Provence. Ces termes tardifs sont des inventions érudites qui désignent une réalité tangible. La basse Provence, au sens altitudinal du terme, c'est la Provence littorale, rhodanienne, celle des bassins et collines ou chaînons de l'intérieur. Celle des éleveurs du Bas-Rhône, des irrigants des huertas, des petits agriculteurs des collines et de la trilogie blé-vigne-olivier. Celle des gros villages groupés, souvent perchés, de la sociabilité communale intense et de la vie politique animée. La haute Provence, c'est celle des plateaux, chaînes et massifs plus élevés, plus froids, plus rudes, beaucoup moins peuplés: celle des éleveurs de mouton et de la culture des céréales, où les villages s'amenuisent, les hameaux se dispersent, les fermes s'isolent. On a pu y voir aussi une Provence plus conservatrice, plus réservée, plus lente aux évolutions.

Cette limite est ressentie dès le défilé de Mirabeau, à l'aval de Manosque, par le voyageur qui remonte la vallée de la Durance: les massifs préalpins ferment partout l'horizon vers le nord. Vers l'est, elle correspond au rebord des Préalpes de Grasse et de Castellane qui dressent un front continu au dessus de l'arrière-pays de la Côte d'Azur et du Var intérieur. A l'Ouest par contre le haut pays de Saint-Christol et de la Montagne de Lure, cher à Jean Giono, projette au dessus des bassins rhodaniens les bastions avancés du Lubéron , des Monts de Vaucluse et du Ventoux. Une limite, mais non une coupure: deux Provences qui parlent le même langage, qui n'ont cessé de communiquer, d'échanger des hommes et des produits. Elles ont été depuis longtemps unies par les déplacements saisonniers des bergers et des troupeaux transhumants dans le sens plaine-montagne, ceux des ouvriers agricoles de la montagne qui descendaient en sens inverse faire les récoltes dans le bas pays; plus récemment l'exode rural a conduit les agriculteurs du haut pays vers les emplois des villes et du littoral. Aujourd'hui l'énorme transfert des eaux du bassin hydrographique de la Durance profite surtout aux agricultures, aux villes et aux industries de la basse Provence, tandis que les citadins vont chercher vers la haute Provence les résidences secondaires et les loisirs du tourisme estival ou hivernal.

Villes et départements

Si les unités naturelles fortement individualisées, qui ont supporté des terroirs originaux, sont facilement identifiées et nommées, il n'en est pas de même pour les paysages répétés de la Provence intérieure ou de la Montagne. Les société rurales n'ont pas découpé des "pays" variés comme en d'autres régions françaises. Ce sont les villes, lieux de l'administration, des échanges, des pouvoirs politiques et économiques qui ont conféré une unité, une cohésion à des espaces très divers: au delà de la simple appartenance communale, d'ailleurs fondamentale en Provence. On était du "Pays d'Arles", avant d'être de la Crau ou des Alpilles, du "Pays d'Aix", avant d'être du bassin ou des plateaux, du "Pays de Manosque" avant d'être du Val de Durance ou du Lubéron.

Ces villes, qui ont rythmé l'histoire et la géographie d'une province restée longtemps très rurale, mais dont l'économie et la société a été fortement "urbanisée", ne sont d'ailleurs ni grandes, ni bien réparties. Les fondations portuaires littorales, celles qui sont aujourd'hui les grandes villes de la Région, Marseille, Nice, Toulon, ne sont intervenues que tardivement dans l'arrière-pays, qui était en fait le "pays", par rapport auquel elles se situaient en position périphérique. Les villes "terriennes" se sont égrenées le long des routes terrestres de la vallée du Rhône et de la Provence intérieure: Avignon, Arles, Aix-en-Provence, Brignoles, Draguigan, Grasse sur l'ancienne route royale de la basse Provence, ou Forcalquier, Digne, Sisteron, Barcelonnette, Castellane dans le haut pays, autant de centres administratifs, de carrefours, et de marchés

Le dessin des départements par les instances révolutionnaires a dans l'ensemble enteriné ces anciennes solidarités en reprenant, à quelques nuances près, les limites des sénéchaussées et des vigueries d'Ancien Régime: Seul le Vaucluse, né des Etats pontificaux du Comtat Venaissin s'est élargi de la viguerie d'Apt au détriment de la sénéchaussée de Forcalquier, incluse dans les Basses-Alpes (aujourd'hui Alpes-de-Haute-Provence). Mais le choix des chefs-lieux a conservé longtemps l'héritage de cette opposition historique entre le littoral et l' intérieur. Marseille, grande place du commerce méditerranéen, s'est imposé comme chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône à Aix-en-Provence, ancienne capitale des Etats de Provence, par son poids économique et démographique il y a près de deux siècles. Mais elle s'est imposée plus difficilement comme capitale de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, à la suite de la réforme régionale de 1973, à cause de sa position excentrée et de son économie encore très tournée vers l'extérieur. Toulon, préfecture maritime, a longtemps cédé la préfecture civile à Draguigan, plus accessible par sa situation au centre géographique du département du Var: le transfert de la préfecture à Toulon en 1974 ne fait que sanctionner tardivement le déplacement du centre de gravité du Var contemporain de l'intérieur vers le littoral.

CLIMAT ET VEGETATION MEDITERRANEENS

C'est certainement un puissant facteur d'unité de l'espace provençal que celui que l'étranger venu du nord ressent en premier par les sens: soleil, lumière, vent, odeurs, paysages

végétaux. Combien de voyageurs, descendant la vallée du Rhône, ont noté, à la suite de Stendhal l'entrée en Provence par des impressions visuelles et olfactives:

Fernand Braudel, attaché à la diversité des "provinces, assemblage de régions et de pays", reconnaît, à propos de la Provence, "qu'elle soit *une* par la tonalité de son climat, par son ciel, par la présence d'arbres et de plantes adaptés à la sècheresse, par ses vastes *herms* [6] vides d'hommes- qui ne le sait d'avance?"[7].

La sécheresse de l'été

La Provence partage, avec le Languedoc voisin, le privilège d'être inclue dans le domaine climatique méditerranéen: la sècheresse et la chaleur estivales en sont le premier caractère, celui qui détermine pour le milieu vivant, les hommes, les animaux et les plantes, le problème essentiel de l'eau. Lorsque les pluies sont réduites à quelques violents orages, les ruisseaux s'assèchent, les rivières ne sont plus que des filets d'eau dans un lit démesuré de cailloux. Au pied de la Montagne de Lure, le drame se noue au hameau des Bastides Blanches lorsque la fontaine cesse de couler:

" Le plus pénible c'est à partir de midi. Depuis deux jours il semble que le soleil ait fait un bond vers la terre: son brasier rapproché craque au bord du ciel. La chaleur tombe épaisse comme une pluie d'orage. L'air tremble; de grands tourbillons visqueux le troublent.Et la soif est toujours là "(J. Giono, *Colline*) Dans la Provence de Marcel Pagnol, où "les sources, ça ne se dit pas" (Lili des Bellons, dans *La gloire de mon Père*) le ressort dramatique de *Jean de Florette* et de *Manon des Sources* repose sur l'eau d'une source sans laquelle les récoltes sont perdues:

" Au claire de lune, Giuseppe alla examiner les plantations, arracha des feuilles et les écrasa entre ses paumes. "Notre maître, dit-il, elles souffrent...il faut sacrifier la moitié des plantes parce que s'il ne pleut pas d'ici quatre jours, vous allez perdre tout ! "

Une véritable symbolique de l'eau trouve ainsi sa source dans cette contrainte, qui a valu à la Provence, depuis l'Antiquité, quelques uns parmi les plus ingénieux ouvrages d'art destinés à dériver, canaliser, stocker et distribuer l'eau précieuse: acqueducs romains de Barbegal et d'Arles, canal de Craponne au XVI° siècle, canal de Marseille au XIX° siècle, Canal de Provence aujourd'hui.

Car en fait cette eau n'est pas rare, mais mal répartie dans le temps: les précipitations de l'automne et du printemps au total plus abondantes que celles qui toment sur Paris, sont capables de fournir en quelques heures plus d'eau qu'il n'en est tombé durant tout l'été. Les roches tendres, souvent dénudées, sont alors fortement érodées et ravinées, donnant lieu à des paysages de mauvaises terres dans les argiles rouges de Basse Provence et les marnes noires des Alpes du Sud. Les rivières s'enflent brutalement, inondent les champs bordiers et les bas quartiers des villes riveraines, bousculent les ponts. Il a fallu attendre Marc Seguin et la mise au point, sur le Rhône, de la technique des ponts suspendus par des cables de métal au milieu du XIX° siècle, pour que la Durance fut franchie autrement que par des bacs sur la majeure partie de son cours à l'aval de Sisteron. Malheureusement pour les nombreux massifs et plateaux calcaires provençaux, qui sont autant d'énormes réservoirs géologiques, une partie de cette eau s'enfouit dans leurs circuits karstiques souterrains; heureusement pour les piémonts et les vallées qu'ils dominent, elle alimente alors d'importantes sources résurgentes, comme celle de la Fontaine de Vaucluse, d'où la Sorgue jaillit toute armée, rivière adulte dès sa naissance.

Espèces végétales, naturelles et cultivées, sont donc fortement marquées par cette contrainte climatique. L'agriculture traditionnelle, fondée sur la triade céréales-cultures arbustives (vigne, olivier)- élevage du mouton, était adaptée à la sécheresse de l'été. Le blé, semé à l'entrée de l'hiver, profite des pluies de printemps, la vigne trouve ici des conditions climatiques optimales et l'olivier est par excellence l'arbre éponyme : bien qu' espèce cultivée, sa présence sert encore, dans de nombreux manuels, à délimiter l'aire du climat méditerranéen. Quant à l'élevage du mouton, la transhumance vers les alpages de haute Provence permettait de pallier la sècheresse des pâturages d'été dans les basses plaines. Et lorsque l'eau vient compenser la sècheresse par l'irrigation, la chaleur printanière favorise la précocité des fruits et des légumes. De sorte que la différence d'avec les régions septentrionales se marque plus encore par la végétation naturelle que par les cultures: "Ces masses vertes qui ne paraissent pas subir l'épreuve des saisons, mais dont le feuillage ne procure jamais cette impression de fraîcheur juteuse que donnent les forêts atlantiques, confèrent aux régions méditerranéennes un cachet très particulier" (R.Livet,1978, p.26).

Cela tient au bois dur et noueux, aux feuilles petites, vernissées et luisantes, épineuses ou velues, parfois réduites à des aiguilles, presque toujours odoriférantes et qui font de la garrigue une formation buissonnante, enchevètrée, d'une grande variété, océan d'odeurs et de fleurs au printemps, et qui reste verte en toutes saisons. Mais à quel prix? Lenteur et difficulté de la croissance, sols squelettiques, parfois réduits aux anfractuosités d'une roche souvent affleurante. L'image du jardin, du bon pays, souvent décrit par les chroniqueurs et les poètes s'attache aux lieux où l'eau abonde, au littoral où la douceur climatique a favorisé l'acclimatation de plantes et de fleurs exotiques; car plus souvent en Provence, "la plante résiste, mais visiblement

---

[6] landes herbeuses et broussailleuses, souvent utilisées comme pâturage

[7] *L'identité de la France*,1986

souffre" (R.LIVET, id.) : le milieu physique est plus contraignant qu' avantageux.

La forêt méditerranéenne

La forêt méditerranéenne, qui a le triste honneur de l'actualité, été après été, au chapitre des incendies de forêt qui la dévastent, est un espace de moins en moins "naturel", car il est à la fois le produit de variations climatiques certaines, et d'une longue intervention de l'homme. Celà en fait une forêt à la fois vieille et jeune, ancienne et récente. Ancienne car, de la forêt atlantique qui a occupé la région aux périodes froides du quaternaire, il reste des massifs de hêtres sur les ubacs[8] plus humides des chaînons provençaux: le plus connu d'entre eux parce que le plus aventuré au sud, le plus étudié aussi, est celui de la Sainte-Baume, accroché sous la haute paroi calcaire où se niche la grotte sacrée de Marie-Madeleine. Ancienne car il reste aussi les peuplements de chênes-verts et de chênes blancs qui s'étagent sur les versants sud et les basses pentes des mêmes massifs. Mais récente parce qu'une grande partie des surfaces boisées actuelles est issue d'un double processus de reboisement:

- en basse Provence,les anciens terroirs agricoles abandonnés, sur les plateaux et les pentes des collines, ont été reconquis par la garrigue et surtout par le pin d'Alep, qui colonise rapidement les espaces en friche.
- dans les Alpes du Sud, les versants abandonnés par les cultures et les communautés villageoises ont été systématiquement boisés par le service des Eaux et Forêts dans le but de limiter l'érosion et ses effets désastreux sur les sols et les torrents: cette forêt de montagne est donc une curieuse mosaïque d'espèces autochtones (mélèze, pin cembro, pin sylvestre) et d'espèces importées (pin noir, épicéa).

Le Conseil régional peut s'enorgueillir, dans une récente brochure sur la forêt provençale, de ce que la région est une des plus boisées de France, car plus du tiers de son territoire est couvert de forêts, mais c'est une forêt peu exploitée, et une forêt fragile. L'incendie qui la ravage détruit souvent un équilibre écologique instable: le sol nu livré à la pluie et au ruissellement est recolonisé par les espèces buissonnantes les plus résistantes, les plus xérophyles (chêne kermès, cistes, argeras); la répétition des feux aboutit à une pelouse rase de graminées (baouco[9]), où l'asphodèle est le signe du stade ultime de la dégradation végétale.

Le pays du vent et du froid hivernal

Le Mistral, fléau de la Provence ancienne au même titre que le Parlement pour ses arrêts et la Durance pour ses crues, n'est pas comme les vents d'ouest, fort et régulier, mais au contraire soudain et violent: ses rafales ploient les arbres, menacent les cultures délicates, obligent les hommes à construire des façades aveugles vers le nord-ouest, cantonnent les marins au port. Vent froid et desséchant, venu des hautes terres du Massif central et accéléré par le resserrement du couloir rhodanien, il fait chuter le thermomètre de plusieurs degrés et accentue les rigueurs de l'hiver. Car la Provence est "un pays froid ou le soleil est chaud", pour reprendre le mot d' André Siegfried. A l'exception du littoral azuréen,les gelées sont bien plus fréquentes que dans les régions de l'ouest de la France et la neige n'est pas rare, même en basse Provence: bien sûr, elle ne dure pas, car le soleil a vite fait d'en venir à bout. C'est l'hiver provençal: des variations très fortes entre la nuit dont le froid couvre au matin le sol de gelée blanche , et le jour au midi duquel le moindre cagnard[10] procurre un abri et un microclimat d'une agréable tiédeur.

Mais la combinaison du soleil et du vent, c'est aussi l'assurance d'une grande luminosité de l'atmosphère: les peintres ne s'y sont pas trompés, qui ont préféré le voyage de Provence au voyage d'Italie à partir du moment où le chemin de fer a mis, dans la deuxième moitié du XIX° siècle, le Midi provençal à la portée des impressionnistes avides de paysages nouveaux. Jean-Baptiste Corot y était venu dès 1836; mais c'est Claude Monet qui découvre la Côte d'Azur en 1884 et s'exclame: "par moments je suis épouvanté des tons qu'il me faut employer... c'est terrible de lumière" (*lettre à Alice Hoschede, Bordighera, 29 janvier 1884*): il ouvre ainsi la voie à une véritable colonisation artistique de la Provence, qui n'a cessé de se renforcer jusqu'à nos jours.

Même si elle enchante l'artiste, la nature provençale n'a rien d'un paradis dont il n'y aurait qu'à cueillir les fruits. Rien de plus faux que l'image d'un "jardin naturel", acquis sans effort: les hommes ont dû façonner, construire, reprendre, au cours d'une longue histoire, pour aboutir aux paysages qui séduisent le peintre par leur excès de lumière.

---

8 versant à l'ombre, tourné vers le nord

9 brachypodium ramosum

10 endroit abrité du vent et bien exposé au soleil

CHAPITRE II. L'HISTOIRE DES PAYSAGES

L'óulivié à cent an es encaro un enfant
L'olivier à cent ans est encore un enfant

Une occupation humaine précoce, favorisée par une évolution climatique post-glaciaire vers un environnement diversifié, fait de la Provence préhistorique une terre où la sédentarisation et l'enracinement des groupes humains sont réalisés tôt et aboutissent au premier "paysage" organisé: celui des Celto-ligures, autour et à partir d'oppidas fortifiés. Avec la Paix romaine, les hommes s'installent dans les plaines et la "Province" prend un certain nombre de ses caractères géographiques: le réseau des villes, la géographie religieuse, les bases de l' agriculture traditionnelle. Mais cette première "Provence" se disloque en partie au temps des invasions et des royaumes francs. Les villes se replient sur elles-mêmes et les campagnes ne subsistent qu'en s'organisant autour des sanctuaires chrétiens, qui assurent la transition de l'époque romaine au Moyen-âge. L' émergence du pouvoir féodal dans une Provence qui évolue lentement vers un assemblage définitif oblige à un regroupement de l'habitat sur des sites défensifs à l'abri du "castrum". Le village perché, souvent remparé, autour de l'église et du château, dessine la trame principale du paysage rural actuel. Mais le perchement n'est pas immuable, et la trame secondaire, celle de l'habitat dispersé, des petits mas et des grandes bastides, se met en place plus tardivement, à l'époque moderne, occupant les vides et les marges des terroirs médiévaux. La lente croissance de la population conduit à une occupation de plus en plus complète de l'espace provençal: en haute Provence l'habitat se disperse en altitude et partout la végétation naturelle est défrichée ou transformée par les usages communautaires. Le XIX° siècle industriel offre les moyens techniques d'une plus grande maîtrise de l'eau dans ce pays de sécheresse estivale: les irrigations anciennes sont largement étendues et l'agriculture se spécialise grâce au chemin de fer qui lui ouvre les marchés de la France du nord. Vignobles, vergers, huertas se développent; les gros villages deviennent des bourgs et les bourgs des villes industrieuses et commerçantes. Avec la croissance démographique qui pousse l'aménagement des terroirs et l'exploitation des potentialités naturelles au maximum du possible, les campagnes provençales sont fondées dans les grands traits qui subsistent jusqu'à ce que notre XX° siècle y apporte sa marque.

DES TERRITOIRES PRECOCEMENT AMENAGES

L'histoire des terroirs ne remonte pas au delà du néolithique et même de l'âge du fer, c'est-à-dire au delà du second millénaire avant notre ère, lorsque les sociétés passent de la vie itinérante à la vie sédentaire, de l'élevage nomade à la culture. En Provence, ce passage du pasteur au cultivateur a pu se faire plus tôt qu'ailleurs, car la variété des ressources naturelles a certainement compenser la fertilité toute relative des sols: la végétation mêlait les plantes atlantiques en régression (hêtre) et les espèces méditerranéennes en progression (chêne vert), sur des reliefs variés. Au V° millénaire, l'apparition des premières poteries connues en Europe (décorées à l'aide de la tranche d'un coquillage, le *cardium*), l'attestation des premiers "villages", comme à Courthezon dans la plaine du Comtat au nord d'Avignon, sont autant de preuves de cette précocité . Même si le mouton domestiqué et les graines de céréales sont certainement "importés". G. Camps va jusqu'à parler des "Provençaux de la Préhistoire" et non des "hommes préhistoriques de la Provence" car "dès les plus anciennes manifestations de l'homme; cette terre possède ses civilisations originales qui ont souvent obligé les préhistoriens à créer des noms particuliers pour les désigner" (*La Provence des origines à l'an mil*, p 55).

C'est la première grande "conquête" des terroirs. Elle se développe d'abord en basse Provence, où la plus grande douceur du climat, les abris, les sites associant rivières, bassins, collines favorisent l'installation de ceux qu'on peut appeler les premiers "fermiers": ils mettent en culture les sols plus fertiles des vallons et des dépressions, et se logent dans des habitats permanents de bois et de torchis. A la Couronne près de Martigues, dans un vallon de la chaîne littorale de la Nerthe, une grande "ferme" de maçonnerie et de bois abrite au troisième millénaire avant notre ère une population qui vit de la culture et de l'élevage du mouton. Puis cette occupation humaine gagne précocement les plateaux et la montagne provençale en pénétrant par les grandes vallées. L' habitat permanent s'y fixe sur les terrasses alluviales, à l'abri des inondations qui dévastent périodiquement les fonds humides, là où ne peuvent s'installer que des habitats temporaires faits de huttes et de branchages. Les fouilles qui ont accompagné en 1989 le chantier de l'autoroute Marseille-Sisteron par le val de Durance ont dégagé, au sud de Sisteron un site occupé en plein air, sans constructions durables, sur la basse terrasse près de Peypin ; par contre, au lieu-dit la Ponchonnière sur la commune voisine d'Aubignosc, un village de cabanes était perché à plus de 80 mètres au dessus du lit actuel de la rivière . Ce dernier site a été occupé de 4500 à 2800 av. J.C. par des "agriculteurs (qui) cultivaient des céréales et des graminées, entretenaient un important troupeau... de chèvres, de moutons, de porcs et de petits boeufs". Mais déja "les groupes humains qui ont occupé la Ponchonnière ont mis à mal leur environnement: des essartages intempestifs, bois de chauffage, bois d'oeuvre, cultures sur brûlis et pacages des troupeaux de chèvre ont ravagé les forêts qui couvraient les collines environnantes.

Lors de leur départ, les néolithiques ont laissé derrière eux un paysage dénudé, profondément bouleversé par la torrentialité et des lambaux de forêt très dégradée par sa surexploitation"[11] . Voilà un jugement sans fard, qui montre que la dégradation du couvert végétal en Provence est ancienne, mais certainement limitée alors par la taille des groupes humains, et que les site d'habitat ne sont pas immuables: les terroirs ont pu être abandonnés et reconstitués ailleurs, dans un espace encore peu densément occupé.

L'apparition des métaux, le bronze puis le fer, renforce les moyens techniques de défricher, mais aussi de combattre, et entraîne d'importantes migrations de peuples: en Provence, les Celtes s'installent à la fin du V° siècle avant JC et s'intègrent aux Ligures qui occupaient la région de la plaine du Pô au Rhône. Des populations plus nombreuses, mieux armées pour mettre en valeur leur territoire, s'enracinent et "les habitats groupés de plein air, de préférence sur un site perché, traduisent la sédentarisation d'une communauté élargie sur un territoire" (*La Provence des origines à l'an mil*, 1989). Les terroirs naturels, plateaux, collines, pentes, bassins, juxtaposés autour des sites perchés, offrent aux groupes humains des ressources complémentaires. Souvent fortifiés, ces oppidums abritent des pasteurs semi-nomades en haute Provence et des gros établissements agricoles, voire des bourgs en basse Provence. Les historiens voient dans la dynamique des premières cités, au III° et au II° siècle av.J.C., à Saint-Blaise près de Martigues et à Entremont au dessus d'Aix-en-Provence, l'inscription dans l'espace provençal des premières grandes structures sociales.

L'ANTIQUITE: LES APPORTS EXTERIEURS

La colonisation grecque venue de la mer

Les civilisations autochtones avaient certainement profité du milieu marin et littoral pour élargir la gamme de leurs ressources alimentaires et de leurs genres de vie: c'est par les contacts avec les colonies grecques que pénètrent le vin et l'huile, et la pratique de la culture de la vigne et de l'olivier, plantes déja installées à l'état sauvage. La mer joua donc un rôle considérable comme chemin des contacts avec les civilisations méditerranéennes plus avançées. Les principaux sites portuaires de la Provence actuelle trouvent leur origine dans l'implantation d'une colonie phénicienne ou grecque : le Lacydon à Marseille en est l'exemple le plus illustre, mais aussi Cassis, la Ciotat, Olbia (près d'Hyères), Antibes... Les abris portuaires, calanques, golfes, furent les points de passage obligés d'une circulation maritime qui était plus un cabotage côtier qu'une navigation de haute mer et qui fait aujourd'hui de la côte provençale le premier "laboratoire" en grandeur nature de l'archéologie sous-marine en France.

La "Provincia" romaine

La colonisation grecque avait établi des ports et des comptoirs, ouvert des routes commerciales, la conquête romaine intervenant au premier siècle avant notre ère fonde quelques uns des grands traits de l'organisation régionale de la Provence, et lui donnera à terme son nom: la "provincia" est en latin le territoire extérieur à l'Italie administré après une conquête (*provincere*). Au plus fort de l'Empire romain, elle n'est qu'une partie de la province "Narbonnaise, qui s'étend de l'Espagne à l'Italie, et participe un vaste tissu de relations terrestres et maritimes. Les fondations portuaires de la colonisation grecque précédente sont intégrées dans un maillage de cités où figurent les créations nouvelles de la conquête dans l'intérieur des terres: Arles, Aix-en-Provence, Apt, Sisteron. Ces villes sont reliées entre elles par un réseau de voies qui ont dessiné jusqu'à nos jours la trame des communications internes de la Provence. La première grande voie établie à travers la Narbonnaise, de l'Italie à l'Espagne, est la voie Domitienne (vers 122 av. J.C.) qui franchit les Alpes au col du Mont Genèvre, suit la vallée de la Durance par Embrun, Gap, Sisteron, Apt, Cavaillon, Saint-Rémy et traverse le Rhône à Tarascon, vers Nîmes et Narbonne. Voie directe de la plaine du Pô au Bas-Rhône, elle reste longtemps concurrente de la voie plus méridionale de la côte, qui n'est assurée que lorsqu'Auguste peut en 14 av. J.C. dresser à la Turbie le trophée de sa victoire sur les tribus ligures. Ce grand axe transversal, la voie Aurélienne, court donc des Alpes Maritimes à Tarascon, où elle rejoint la voie Domitienne, en passant par Fréjus, Brignoles, Aix-en-Provence. Son itinéraire de Tarascon à Aix-en-Provence est aisé à suivre sur une carte, car il est d'une grande rectitude, et jalonné par des repères caractéristiques: sortant de Tarascon par l'actuelle route de Fontvielle, il longeait le pied sud des Alpilles depuis la chapelle Saint Gabriel jusqu'à Mouriès, contournant le marais des Baux et escaladant la costière de Crau pour passer au sud de Salon. Il courait de Pélissanne à Aix par le plateau d'Eguilles, en passant aux "quatres termes" (ce toponyme désigne souvent des bornes "milliaires") et entrait dans la ville par ce qui est aujourd'hui un alignement de rues se terminant sur la place de la cathédrale. Il ressortait de la ville par l'actuelle rue d'Italie. A partir de là ce sera effectivement le "grand chemin" d'Italie pendant tout le Moyen-âge et l'époque Moderne, puis la route nationale numéro 7 au XIX° siècle: d' Aix-en-Provence à la Côte d'Azur la "route des vacances" suit encore en de nombreux endroits le tracé romain. A près de deux millénaires de distance, c'est un tracé voisin que la SNCF propose aujourd'hui pour le train à grande vitesse vers la Côte d'Azur.

---

[11] Document ESCOTA- Direction des Antiquités de PACA

La création et la transformation monumentale des cités est la marque la plus connue de Rome en Provence. Arles, qui est alors une des plus grandes villes de la Narbonnaise, en a conservé des monuments qui se dressent encore, quoique mutilés, au coeur de la vieille ville. Ses arènes et son théatre témoignent, par leurs dimensions, de la richesse de la cité et du nombre de sa population. A Aix- en-Provence, une nouvelle cité est créée en 122 av. J.C. par le consul Sextius Calvinius sur un replat de la vallée de l'Arc, près d'une source thermale, au pied de l'ancien oppidum celto-ligure d'Entremont qui a été assiégé, pris, puis abandonné. Aucun monument n'y subsiste, mais les rues et les fondations de la ville romaine sont là, sous la ville médiévale, et les moindres travaux et fouilles en trahissent la présence cachée.

Dans les campagnes , la présence romaine, moins ostentatoire et plus mal connue, se traduit par l'occupation et la mise en valeur des zones basses, plaines, bassins, fonds de vallées. Dans une province pacifiée, les oppidums indigènes perdent leurs fonctions défensives. Ils perdent en même temps leur rôle de centres des terroirs et sont délaissés par leurs habitants. Ceux-ci se "déperchent" et s'installent dans les hameaux de plaine, les "pagus", plus proches des terres cultivables. Les "villae", vastes demeures rurales associant maison du maître et exploitation agricole, sont peut-être la première forme de l'habitat dispersé permanent, en même temps que les premières exploitations tournées clairement vers une économie de marché: leurs systèmes de culture favorisent les productions commercialisables, blé dans les plaines rhodaniennes, vignes et oliviers dans les collines du littoral et de l'intérieur. Tout cela anime par les routes un commerce vers les villes et, pour les blés, vers Rome. Le port d'Arles, à la tête du delta du Rhône, est fréquenté par les navires de haute mer qui viennent charger les grains: l' entrepôt souterrain en a subsisté jusqu'à nos jours sous l'ancien forum.

Les aménagements hydrauliques reconnus dans les campagnes sont rares: il s'agit le plus souvent d'acqueducs destinés à porter vers les villes l'eau de sources souvent lointaines. Mais les techniques de transformation des produits agricoles font des progrès considérables pour la vinification, le broyage des olives ou la mouture des blés. A Barbegal, près d'Arles, en bordure d'une des grandes régions productices de blé, une énorme meunerie s'étage sur un escarpement rocheux dominant le marais des Baux: 36 meules forment un double escalier où cascade l'eau d'un acqueduc dérivant plusieurs sources des Alpilles.

La période romaine voit aussi la première réalisation connue en France d'un cadastre, qui mesure et cartographie l'organisation foncière de la campagne: des plaques de marbre, découvertes à Orange en 1939, portent l'inscription des propriétés foncières dans un quadrillage orthogonal auquel on a donné le nom de "centuriation", car ces plans ont souvent été dressés à l'occasion de l'octroi de terres à des soldats vétérans lors des fondations coloniales dans l'Empire. Dressés à l'époque d'Auguste dans les plaines rhodaniennes entre Montélimar et la Camargue, ces cadastres ont inscrit dans le sol des limites parcellaires et des régularités géométriques dont certaines sont parvenues jusqu'à nous.

LE MOYEN AGE: EGLISE ET VILLAGES PERCHES

La religion chrétienne est aussi un apport de Rome, mais elle fait sentir son influence à partir du moment où l'Empire romain se désagrège. Dans une Provence malmenée par les invasions et les rivalités politiques issues du découpage de l'empire de Charlemagne, l'autorité religieuse devient la seule autorité stable, et les lieux du culte deviennent les seuls repères protecteurs pour les gens des villes et des campagnes. Dans les villes, le "groupe épiscopal", l'ensemble de constructions religieuses qui accompagnent la basilique, forme souvent le noyau autour duquel la vie urbaine se maintien et reprend couleur. A Aix-en-Provence, la première cathédrale Saint-Sauveur s'installe à l'emplacement du forum, et rassemble autour d'elle un petit bourg au milieu du tissu devenu trop lâche de la cité romaine déchue. Dans les campagnes, les sanctuaires ruraux, les églises, les cimetières sont les points d'ancrage d'une vie rurale dont on sait finalement peu de choses et que l'archéologie médiévale commence seulement à inventorier. Les schémas d'analyse classique dressent deux tableaux successifs de la campagne provençale: l'habitat et les hommes seraient descendus dans les plaines et les bassins pendant la "Pax Romana"; puis, sous la menace des invasions barbares et des troubles politiques du haut Moyen âge ils seraient remontés sur les sites perchés déja occupés auparavant. Cette vision tranchée de l'évolution du paysage n'est plus aussi sûr: tous les habitats perchés n'ont pas été abandonnés à l'époque romaine, et au début du Moyen âge une occupation humaine plus ténue, plus diluée, a dû résister dans les plaines en régressant vers des formes agropastorales plus autarciques et plus rustiques. Là encore, des fouilles récentes liées à un tracé autoroutier, à quelques kilomètres d'Arles mais sur la rive languedocienne du Rhône, apportent un début de réponse: Au IX° siècle, un hameau aux maisons de bois et de torchis est occupé par des agriculteurs qui aménagent des silos de stockage , des cours et des jardins à usage domestique et agricole.

Après l'an mil, l'histoire se précise: la Provence émerge tardivement comme unité politique sous l'action des Comtes de Barcelone. Le dernier, Raymond-Berenguer V, fonde Barcelonnette (la "petite Barcelone") au XIII° siècle dans la vallée de l'Ubaye et donne sa cohésion au Royaume de Provence; la Papauté s'installe pour un siècle à Avignon . De 1246 à

1481, le Comté de Provence est à la famille d'Anjou, dont les ambitions sont plus italiennes que provençales, et la province est mise à rude épreuve. La peste noire, entrée par le port de Marseille, ravage le pays en 1348, décimant de nombreuses agglomérations. A plusieurs reprises, les bandes de "routiers", jetées sur les chemins par la guerre de Cent ans, désolent la région. Les Angevins se déchirent dans des luttes fratricides dont la Provence est l'enjeu. Après le long règne plus calme du "bon roi" René, la Provence est unie au royaume de France en 1481, lorsque son successeur mourant transmet sa couronne au roi de France, Louis XI.

Ces quelques siècles voient aussi la géographie des villages provençaux se fixer dans ses grandes lignes: les communautés rurales s'installent sur des sites souvent élevés, parfois rocheux, faciles à défendre, souvent à l'abri d'un point fort, le "castrum", lieu de refuge en période d'insécurité. De là on embrasse l'essentiel du territoire utile, et on privilégie une position centrale dans les bassins, latérale dans les grandes vallées. Le pointement topographique, le rebord de plateau ou de terrasse entre plusieurs terroirs complémentaires par leurs aptitudes agraires sont particulièrement recherchés. L'habitat, est tassé, refermé sur lui-même dans des ruelles étroites, coupées parfois d'escaliers et de porches, et les hautes maisons sont jointives. Cela traduit autant une adaptation aux contraintes topographiques que les nécessités de la vie en communautés paysannes relativement autonomes. Construction de remparts, élévation d'un château-fort renforcent "l'encastrement" des villages.. Les impératifs de l'habitat groupé sont moins liés aux contraintes collectives de l'agriculture, d'ailleurs peu nombreuses, qu'aux nécessités d'une cohésion communautaire qui est plus sociale et économique qu'agraire. C'est en effet à ce moment que se mettent en place un certain nombre de constantes du village provençal: la concentration de l'habitat, l'importance de la population, une administration municipale fondée sur des institutions communales, une société villageoise très variée où se côtoient agriculteurs, artisans, commerçants et même bourgeois.

L'EPOQUE MODERNE: LA DISPERSION DE L'HABITAT

La forte croissance de la population à partir du XVI° siècle pousse les petits paysans et les journaliers sans terre à quitter le village groupé: ils s'installent sur les marges du territoire cultivé et défrichent largement les anciennes terres incultes et les terrains de paccage.. En haute Provence, cette conquête se fait à la fois vers le haut et vers le bas, car les villages sont souvent installés sur les bords des grandes vallées ou à mi-pente. D'abord, les défrichements touchent les fonds de vallée et les basses pentes; plus tard, de la fin du XVII° jusqu'au début du XIX° siècle, ils occupent les pentes supérieures de la montagne en mordant largement dans l'étage forestier (bastidons, granges, forests...). Certaines de ces fermes se transforment, au fur et à mesure que les familles grandissent, en hameaux "familiaux": ils sont encore repérables aujourd'hui par le patronyme qui les désigne. Mais beaucoup restent de modestes "granges" où l'isolement et la rudesse de la vie quotidienne sont la règle.

La bastide, noble ou bourgeoise, est construite pour d'autres raisons. Les classes sociales supérieures de la ville tirent l'essentiel de leurs revenus de la possession de fiefs et de biens fonciers. Dans les campagnes avoisinant les villes, ils créent, surtout au XVII° et XVIII° siècle, de grands domaines au centre desquels s'élève une maison de campagne, flanquée de bâtiments d'exploitation agricole. La première est la demeure d'été du maître, les seconds sont destinés à abriter le métayer (on dit le "ménager" en Provence"). C'est à la fois pour son revenu et pour ses loisirs que le grand propriétaire citadin organise sa "campagne". Cette forme de dispersion est donc étroitement liée aux villes et à l'importance de la noblesse, d'épée ou de robe, à la bourgeoisie qui y résident. Aix-en-Provence, capitale des Etats, siège du Parlement, a engendré ainsi, dans son vaste territoire communal et dans celui des communes voisines, une véritable colonisation qui décroît avec la distance, et dont les parlementaires d'Ancien Régime ont été les agents les plus actifs.

Sans être inconnu au Moyen âge, l'habitat dispersé se développe surtout avec la reprise démographique qui suit les guerres et les épidémies du XIV° et du XV° siècle, et s'inscrit dans les paysages du XVI° au XIX°siècle sous deux formes, l'une rurale, l'autre citadine. On peut peut donner une valeur générale à ce qu'écrit G. Sauze à propos du Pays d'Aigues, entre Lubéron et Val de Durance:

"Le XVI° siècle vit se multiplier un peu partout deux types de maisons rurales, correspondant à deux types d'exploitations agricoles: les *bastides* , généralement de grandes dimensions, élevées sur les domaines nobles ou bourgeois pour loger les exploitants et servir de cadre aux loisirs des propriétaires; les *bastides* ou *granges* , construites oar des agriculteurs sur les terres éloignées des villages, habitats temporaires mais qui devinrent parfois les noyaux de véritables hameaux" (*Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France,* 1981)

DRAINAGES ET IRRIGATIONS

La lente conquête des terroirs médiévaux et la croissance démographique de l'époque moderne ont obligé les Provençaux à affronter ce qui allait être un de leurs problèmes permanents jusqu'à aujourd'hui, celui de la maîtrise de l'eau. Maîtriser l'eau, c'était d'abord se protéger des inondations, liées au caractère torrentiel des rivières. L'habitat groupé s'était prudemment installé sur les hautes terrasses ou les pointements rocheux; l'habitat dispersé n'a pu

s'installer dans les fonds de vallée qu'au fur et à mesure que les dangers de crue et d'inondation ont été repoussés. Les marais, les "paluds", ont encombré les plaines du Rhône à l'aval de Montélimar jusqu'à la fin du XIX° siècle. A Arles, une Association des vidanges est constituée dès le XII° siècle pour drainer les marais qui entourent la ville et lutter contre les crues du Rhône. Mais les premiers grands travaux ne sont entrepris qu'au XVII° siècle, lorsque les Arlésiens font appel au hollandais Van Ens, pour assècher le marais de Montmajour, au beau milieu duquel l'abbaye se dresse comme une île, et celui de la vallée des Baux, entre Alpilles et Crau. C'est une oeuvre de longue haleine où digues ("perrés"), levées ("palières"), épis ("forts") voisinent avec vannes, écluses et canaux de drainage ("roubines"). En 1888, sur le tableau de V. VAN GOGH intitulé "la charette bleue" (conservé au Stedelijk Museum d'Amsterdam), les marais de Montmajour apparaissent enfin comme un vaste ensemble de champs et de jardins où s'alignent les petits mas des maraîchers.

Le plus souvent, les moyens et les réalisations de ces drainages n'interviennent pas avant la fin du Moyen âge: "La plaine des bords de Durance, restée durant tout le Moyen âge domaine exclusif des seigneurs et des cisterciens de Silvacane, fut, dès le milieu du XV° siècle à Pertuis, le début du XVI° à Cadenet, l'objet de travaux (assèchements, endiguements) et de conventions (baux emphythéotique[12], lotissements) collectifs" (*Inventaire Général des Monuments et des Richesses artistiques de la France,* 1981, p.28). Le mouvement était lancé: il allait resserrer progressivement les rivières dans un corset de digues et d'épis, et permettre une occupation plus complète de terres jusque là incultes, basses terrasses et lits de crue. Le vocabulaire évoque encore cette lutte: les communautés riveraines ont établi des "fortifications" contre l'eau et les plus anciens ouvrages dressés contre le flot se sont appelés "forts". Dans le val de Durance, au pied de la ville de Pertuis, le dessin des champs est commandé par les anciennes digues qui rythment la pente vers la rivière: elles portent souvent les fermes isolées et les canaux d'irrigation. D'abord réalisés dans le cadre communal, ces travaux ont été peu à peu pris en charge par des organismes plus généraux, provinciaux, départementaux, nationaux. En 1840, les syndicats d'endiguement se généralisent dans le val de Durance à l'aval du défilé de Mirabeau, et jettent les bases d'une conquête planifiée des basses terres: les grands travaux d'"encaissement" de la Durance ne trouveront leur achèvement qu'avec l'aménagement hydraulique de l'ensemble du bassin hydrographique dans la seconde moitié du XX° siècle.

Maîtriser l'eau, c'est aussi et surtout l'asservir au bénéfice des activités de l'homme, industrie et agriculture. L'industrie même avant l'agriculture, car en Provence l'eau a été captée ou dérivée comme source d'énergie, avant de l'être pour pallier les inconvénients agricoles de la sécheresse estivale. A partir d'une "prise" en rivière, un "béal" (canal) l'emmène vers un moulin:

"L'eau est avant tout destinée aux moulins et autres fabriques (meunerie, foulons[13], tanneries, papiers) et les agriculteurs ne peuvent utiliser l'eau des "beals" qu'à l'aval des moulins et pour autant que cela ne nuise pas à leur activité" (P. George, 1935).

L'ouvrage le plus connu, d'ailleurs le plus ancien des grands canaux, est celui d'Adam de Craponne, qui dérive à la fin du XVI° siècle les eaux de la Durance à l'aval de Pertuis jusqu'à Arles. Empruntant le pertuis de Lamanon à l'est des Alpilles, les eaux de la Durance retrouvent ainsi leur ancien cours du début de l'ère quaternaire et courent sur la partie la plus élevée de la Crau. Financé par les habitants de Salon et d'Arles, ce canal a apporté l'énergie, l'eau urbaine et agricole à ces communautés, en traversant souvent de grandes zones sèches qui n'avaient aucun droit sur l'eau. D'autres réalisation suivent à l'époque moderne: Canal de Boisgelin sur la rive gauche de la Durance au nord des Alpilles, canal de Crillon sur la rive droite vers Avignon, Canal de Pierrelatte en rive gauche du Rhône. Mais P. George estime à juste titre que, "jusqu'à la Révolution, les irrégularités du débit rendent l'eau souvent insuffisante, l'industrie l'emporte toujours sur les agriculteurs et les grands propriétaires actionnaires sur les petits paysans".

Le grand essor des irrigations se situe donc au XIX° siècle, surtout dans sa deuxième moitié , lorsque le machinisme donne à l'homme de nouveaux moyens techniques pour transformer son environnement, et lorsque le charbon et la vapeur détrônent l'eau comme énergie industrielle, libérant celle-ci au profit d'une agriculture en pleine transformation. Les anciens canaux, alors allongés et mieux alimentés, dominent des périmètres de plus en plus vastes. Le canal de Boisgelin, devenu en 1784 le canal des Alpines, enserre la chaîne des Alpilles de ses deux branches, vers le Comtat au nord, et vers la Crau au sud. Le canal de Pierrelatte est poussé jusqu'à l'Ouvèze. La Durance, malgré l'irrégularité de ses débits, est mise largement à contribution pour alimenter des canaux à Manosque, à Pertuis, à Peyrolles,...Au début du XX° siècle, les départements du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône sont certainement les plus irrigués de France.

En même temps les grandes villes se dotent de réseaux d'alimentation en eau modernes et abondants: la ville de Marseille dérive l'eau de la Durance et met en place un canal qui suffira pendant plus d'un siècle à lui fournir eau urbaine et agricole, et la ville d'Aix-en-Provence

---

[12] bail agraire de longue durée

[13] moulins à "fouler" les étoffes

amènel'eau du Verdon jusqu'à la réserve du barrage "Zola", construite par le père de l'artiste entre la ville et la Montagne Sainte-Victoire.

Beaucoup plus modeste et laborieux, le paysan de haute Provence utilise les moindres sources, dérive l'eau des moindres ravins, des moindres "roubines" pour irriguer autour de la ferme ou du hameau des prairies de fauche: le foin qu'il y fane est absolument nécessaire pour nourrir le bétail en hiver. Les canaux viennent parfois de loin, accrochés à flanc de montagne, courant dans des gouttières de bois faites de troncs évidés et alimentent les rigoles qui recoupent les parcelles en biais. Leur entretien est assuré par des corvées collectives, encore possibles dans une montagne où les bras ne manquent pas.

CHEMIN DE FER ET NOUVELLES AGRICULTURES

L'horticulture irriguée des plaines du Rhône et de la Basse Durance avait déja retenu l'attention de tous les observateurs. L'image du jardin "paradisiaque" transparaît derrière le texte de la *Statistique du Département des Bouches-du-Rhône,* de Villeneuve (1829): "Les cantons de Saint-Rémy, Châteaurenard sont de grands jardins où la vigne, l'olivier, le figuier, le cerisier, les pommes, les pêches et d'autres espèces moins multipliées croissent pêle-mêle, puisant dans la même terre des sucs suffisants pour les faire tous prospérer sans beaucoup nuir à la récolte des grains et des légumes". Mais en contrepoint , P. George précise: "Tous les voyageurs, les descriptions insistent sur l'aspect de jardins, où les cultures légumières et fruitières s'entremêlent. Mais, jusqu'au XX°siècle, la culture maraîchère reste le privilège de quelques propriétaires habitant dans des sites exceptionnellement favorisés et à proximité des marchés urbains" (P. George, 1935).

L'amélioration de la circulation sur les routes royales à certainement stimulé quelques centres de production dans la première moitié du XIX° siècle, mais l'évènement principal est, en Provence comme ailleurs, la mise en place du réseau ferroviaire: l'axe majeur en est le P.L.M (Paris-Lyon-Méditerranée), sigle qui désigne à la fois la ligne et la compagnie qui l'exploite. Avignon et Marseille sont reliés à Lyon et à Paris en 1852, Toulon en 1859, Nice en 1864. En fait, dès qu'elle quitte le couloir rhodanien, la ligne se fraie un passage difficile dans la Provence pour gagner vers l'est et la frontière italienne: elle serpente le long de la côte entre Marseille et Toulon, mais s'en éloigne pour contourner le massif des Maures par la dépression intérieurs et la retrouver à Fréjus et Saint-Raphaël. Sur cet axe se greffe une seule grande voie de pénétration vers l'intérieur, celle qui remonte la vallée de la Durance, et toute un réseau de voies secondaires, parfois à voie étroite, qui "irriguent" l'arrière-pays provençal.

Tandis qu'il fait de Marseille un grand port des relations avec l'outre-mer et qu'il emmène les touristes des pays septentrionaux vers les hivers doux de la "Côte d'Azur", le chemin de fer a des effets opposés en basse et en haute Provence. Dans le premier cas, en permettant l'exportation rapide des produits méditerranéens vers les grandes agglomérations industrielles de la moitié nord de la France, il favorise l'extension de leur production dans une agriculture restée encore largement vivrière et régionale. C'est le début des spécialisations agricoles qui ne feront que se renforcer avec le XX° siècle: les fruits et les légumes occupent les périmètres irrigués les mieux desservis par les gares, près desquelles s'installent les marchés d'expédition, qui sont les foyers d'animation économique des petites villes des plaines du Rhône. Mais aussi dans les collines de basse Provence, les cultures arbustives méditerranéennes, oliviers et surtout vignes, se développent. Sans atteindre les excès de monoculture qui feront du Languedoc voisin une véritable "usine à vin" , la Provence devient une des grandes régions productrices de vin en France: la vigne y devient une source de revenu intéressante et c'est elle qui fait vivre de nombreuses petites exploitations paysannes, dans le département du Var notamment.

Dans le second cas, l'impact du chemin de fer, plus tardif, a été plus négatif. En apportant en montagne les produits de l'économie industrielle et ceux des agricultures de plaine, il provoque une crise de l'économie traditionnelle sous l'effet de cette nouvelle concurrence: tout ce qu'il fallait produire jusque là au prix d'un dur labeur, dans des conditions climatiques peu favorables, peut être acheté à moindre frais. L'ancienne économie vivrière des grains et de l'élevage s'effondre, même les vignes de pente commencent à être abandonnées. La montagne était déja surpeuplée par rapport aux capacités de son agriculture, et les Gavots (les habitants de Gap, les gens de la montagne) descendaient louer leurs bras dans les plaines de la basse Provence. Avec le chemin de fer, c'est l'exode rural définitif qui se met en marche, et pour longtemps.

Mais cette capacité nouvelle à déplacer les hommes et les marchandises ne rompt pas avec l'économie antérieure: elle ajoute quelques traits de plus, développe ici, abandonne là des terroirs dont l'image actuelle est somme toute tardive: l'essentiel des "paysages" provançaux ne remontant pas au-delà du Moyen-âge. Le cas de la commune de Rougiers, près de Saint-Maximim, étudiée par l'archéologue G. Demians d'Archimbaud[14] , est exemplaire: du haut du château, qui domine de près de 300 mètres une dépression ou court la route de Marseille à Brignoles, on peut apercevoir l'ensemble des sites successifs de l'habitat communal. A l'ouest, sur le rebord du même plateau, l'oppidum de Piégu, occupé à l'âge du Fer et abandonné à

[14] Guides archéologiques de la France, 1987

l'époque romaine pour le site de la dépression. Réoccupé au haut Moyen âge, il est à nouveau abandonné pour le site du "castrum", à l'abri duquel se tasse un village perché au XII° siècle. Dès le XIII° siècle apparaît dans la plaine, au pied de la pente, le hameau du "plan" qui devient au XVI° le centre de la paroisse, lorsque le village perché est définitivement abandonné. Mais déja, au bord de la grand'route, une nouvelle bourgade se développe, qui devient à son tour l'agglomération principale au XVII° siècle. Le terroir de Rougiers est enfin stabilisé.

CHAPITRE III. L'IDENTITE DU PAYSAGE

Fau basti'mé de péiro de soun endré
Il faut bâtir avec des pierres de son pays

Villages perchés, cultures en terrasses, oliviers et vignes, chapelles et cyprès: le paysage provençal est certainement le mieux "identifié" dans les représentations mentales des personnes étrangères à la Provence. Cette image correspond à une réalité qui est historiquement datée, la deuxième moitié du XIX° siècle, et géographiquement localisée, la basse Provence intérieure. C'est là qu'on peut décrire le "modèle de base" du terroir provençal, fait de trois cercles concentriques autour du village aggloméré: le cercle des champs labourrés par les petits paysans propriétaires, le cercle des domaines des moyens et grands propriétaires parfois "forains" à la commmune, le cercle de la "colline", des garrigues et des bois, lieu d'usages collectifs et source ancienne de conflits. L'habitat rural oppose ainsi le village fortement aggloméré, souvent perché, parfois remparé, lieu de vie sociale et communautaire intense, aux mas et aux bastides de la périphérie communale, établis pour valoriser la rente foncière ou favoriser le loisir des propriétaires. Le morcellement du tissu des parcelles et des terrasses des petits paysans tranche avec les grandes mailles des champs des domaines, l'étroitesse des terres labourées avec l'étendue des garrigues et des "hermas". Mais partout se retrouve la pierre: hauts rochers des sites perchés, modestes pierrailles des pentes ou des vallons; pierre tirée des champs pour faciliter les labours ou améliorer le pâturage des moutons, pierre entassée en "bancaou" pour créer des terrasses de culture aux dépens de la colline; pierres des maisons, modestes ou ostentatoires, symbole d'une société qui a marqué l'espace de ses monuments.

Des variations apparaissent dans cette "mélodie de base". Lorsqu'on s'approche du Rhône: les canaux d'irrigation dérivés de la Durance ont introduit dans l'espace agricole une mise en valeur plus intensive et une rupture franche entre l'humide et le sec. Les périmètres irrigués sont découpés en une marquetterie de champs et de haies où se dispersent les mas des maraîchers et des arboriculteurs, autour des gros bourgs et des marchés d'expédition. A l'inverse, lorsqu'on pénètre en haute Provence, le paysage se détend, les cultures changent, la densité des hommes diminue. Oliviers et vignes cèdent devant le froid et l'altitude, remplacés par les céréales, la lavande et le mouton. Dans les massifs, les replats intermédiaires bien exposés ont été souvent plus accueillants que les fonds des vallées étroites: l'habitat s'est dispersé sous forme de hameaux et de fermes gagnant leur terroir au détriment de la forêt et utilisant les pâturages d'altitude.

UN TERROIR DE BASSE PROVENCE

Le paysage provençal est peut-être celui qui a produit le plus de stéréotypes: village perché, oliviers, terrasses,de culture en escalier sur les pentes, chapelle et cyprès sur la courbure de la colline ou à l'aplomb du rocher, champs de lavande bruissant d'abeille sous le soleil.... Et tout cela largement repris, diffusé, vulgarisé par l'image, la peinture, le cinéma, la télévision, rend plus difficile la quête, l'identification des caractères permanents du paysage provençale, au delà des nombreuses transformations que notre société contemporaine lui fait subir. Toutefois, en suivant l'ethnologue Christian Bromberger (1980) , on reconnaîtra ce qu'il appelle une "mélodie de base" et des variations selon les nuances de l'économie rurale, c'est-à-dire selon les grandes régions qui partagent la Provence.
La mélodie de base est faite d'auréoles concentriques autour du "pivot villageois". Au centre, le village perché, et autour l'*ager*, le *saltus*, la *silva,* qui ont, ou ont eu, chacun un mode d'utilisation inscrit dans les genres de vie de la société paysanne.
L'*ager* , c'est le terroir cultivé, labouré, celui qui fournit l'essentiel des ressources agricoles de la communauté paysanne. Il enserre le village aggloméré, perché, qui exclu jardins et vergers faute de place. Ceux-ci se développent sous ses murs, en terrasses sur les pentes qui le cernent, près des sources: les familles y apportent des soins constants, multipliant travaux, façons, engrais, arrosages, car elles y trouvent une partie de leur nourriture quotidienne. Au delà de cette première auréole d'agriculture ménagère intensive , commence le domaine des champs cultivés. Des parcelles irrégulières, souvent de petite taille, forment des "terroirs en puzzle dont l'individualisme dans l'occupation avait été la règle" [15] . Dans ces champs ouverts, dont le parcellaire n'a pas la rigueur géométrique des openfields à assolement collectif de la France du Nord, la seule servitude communautaire était celle de la "vaine pâture": les troupeaux de moutons pâturaient sur les terres "vides", après la moisson et pendant l'année de jachère au temps où, faute d'engrais, la terre reposait un an sur deux, en assolement "biennal". Les terres des agriculteurs villageois, morcellées par des siècles d'héritages et de surpopulation agricole, dessinent un puzzle de petites parcelles étroitement imbriqués, où les propriétés s'entremêlent. Les champs sont "ouverts", mais le terroir n'est jamais complètement nu, l'arbre est toujours présent: amandiers piquetant les champs de blé, muriers alignés au bord des chemins, arbres fruitiers intercalés dans les vignes. De petites maisonnettes, parfois de simples cabanes en pierres sèches, se dressent çà et là: remises à outils, abri et repos des travailleurs lorsque les longues journées de

---

15 Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française,* 1931

travail des moissons ou des vendanges s'effectuaient en groupes et loin du village: ce sont les "bories" de pierre sèche, anciennes, ou les "cabanons" plus tardifs.

Au fur et à mesure que l'on s'éloigne du village, les champs s'élargissent, le paysage se desserre, les parcelles voisinent avec la garrigue ou le bois. C'est l'espace plus tardivement conquis, celui des grandes exploitations. Certaines appartiennent à des familles paysannes. Ainsi dans la commune de Maillane en Vaucluse, le mas du Juge, maison natale de F. MISTRAL, est évoqué fièrement par le poête dans ses "Mémoires et récits": "Mes parents, des *ménagers* , étaient de ces familles qui vivent sur leur bien, au labeur de la terre, d'une génération à l'autre! Les ménagers, au pays d'Arles, forment une classe à part: sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois, et qui, comme toute autre, a son orgueil de caste. Car si le paysan, habitant du village, cultive de ses bras, avec la bêche ou le hoyau, ses petits lopins de terre, le ménager, agriculteur en grand, dans les mas de Camargue, de Crau ou d'autre part, lui, travaille debout en chantant sa chanson, la main à la charrue" (Rollet, 1969, p.9)

D'autres domaines, installés sur les confins du territoire communal, appartiennent à des propriétaires "forains", résidant à la ville proche ou lointaine: ce sont les héritiers des propriétés d'Ancien Régime, de la noblesse et du clergé: certains de ces biens sont passées aux mains de la bourgeoisie lors de la vente des Biens nationaux sous la Révolution, d'autres sont restés à l'aristocratie à travers les siècles.. Ils associent terres cultivées, garrigues et bois dans des blocs d'un seul tenant, qui peuvent se compter en dizaines ou même en centaines d'hectares . Ils ont souvent échappé aux contraintes agricoles collectives et vivent encore aujourd'hui en marge de la vie sociale de la communauté villageoise.

Saltus et silva , garrigue et forêt, ne se distinguent pas aisément l'un de l'autre. La végétation naturelle passe par toutes les gradations, ou plutôt les dégradations, de la forêt à la lande, du taillis à la mauvaise prairie. Entre les deux, la garrigue buissonnante (ou le maquis lorsque le sol est siliceux), entremêle ses broussailles, chênes verts ou kermès, romarins et thyms, cistes et genèvriers, surmontés de quelques pins d'Alep. Le language courant ne les distingue pas, qui groupe tout l'espace non cultivé sous le terme de "colline", "la colline": un terme générique qui désigne plus une ambiance qu'il ne décrit un relief ou une végétation. Cette "colline" a tenu sa place dans l'économie traditionnelle en fournissant un certain nombre de ressources naturelles qui ne coûtaient aux habitants du village que la peine de les ramasser: bois d'oeuvre et bois de chauffage, plantes parfumées de la cuisine et de la médecine familiale. Les broussailes coupées étaient portées au village pour être piétinées dans les rues et transformées en fumier, ou portées dans les champs pour être brûlées dans de grands "fourneaux" dont on dispersait ensuite les cendres fertilisantes. C'était, c'est encore le lieu de pâturage des troupeaux de moutons en hiver: troupeaux du village ou troupeaux transhumants qui passent l'été sur les alpages. Lors des périodes de forte croissance de la population, c'est vers les garrigues communales que se tournaient les paysans pauvres et sans terre pour ouvrir de nouveaux champs, au prix d'énormes efforts de défrichement et d'épierrement. Car les convoitises sur cette "ressource naturelle" ont été grandes, et les conflits nombreux entre les villageois et les autres "usagers". Les grands propriétaires y introduisaient d'importants troupeaux de moutons; avant l'ère du "charbon de terre", les verriers, les potiers, les fabriquant de chaux y prenaient en affouage le bois de leurs fours, les charbonniers y dressaient leurs fourneaux. C'est pourquoi la colline, qui arrive à occuper aujourd'hui près de la moitié du territoire de certaines communes, et plus même dans l'intérieur du département du Var, est encore considérée par la communauté villageoise comme un bien propre, terrain du principal loisir de la société masculine, la chasse: il est ouvert à tous, mais pas aux "étrangers".

Ager, saltus, silva : ces trois termes, empruntés à la période romaine, rendent encore compte de l'organisation concentrique de l'espace dans une commune rurale de Provence: les pratiques agraires s'étendent du centre vers la périphérie, du plus transformé vers le plus naturel, du plus fréquenté vers le plus isolé.

L'HABITAT RURAL TRADITIONNEL

De gros villages "urbains"

On peut trouver ailleurs, dans le sud de la France, des villages perchés, des villages fortifiés, des villages qui sont presque des villes, comme les "bastides" et les "sauveterres" du Sud-ouest. Mais il n'y a pratiquement qu'en Provence qu'ils soient en si grand nombre à la fois perchés, remparés, urbanisés. En Pays d'Aigues, entre Durance et Lubéron, les exemples abondent, où on peut suivre, au long des ruelles et des places, la croissance du village provençal depuis le Moyen-âge. A Cadenet, le village est apparu au XII° siècle, accroché au pied d'un escarpement rocheux en forme d'éperon, dominant de plusieurs dizaines de mètres le val de Durance. Le rocher de grès tendre où se creuse un habitat troglodyte a fourni la protection militaire du château-fort qui le couronne et l'abri climatique des vents du nord. Le village se développe en arc de cercle à son pied: les rues suivent les courbes de niveau, reliées par des rampes pentues et empierrées, les calades. Au XVI° siècle, la communauté est assez riche pour s'entourer d'un grand rempart de plan carré. dont subsistent encore quelques tours et courtines. La croissance postérieure, faible au XVII° et XVIII° siècle, s'accélère au XIX° siècle: l'hôtel de ville et la place sont installées hors de la porte principale, et l'habitat se développe à la

croisée des routes: l'une court au pied des collines, sur le bord du val, d'Avignon à Pertuis; l'autre, venue d'Apt, traverse la rivière vers Marseille par un bac, plus tard par un pont. Les maisons continuent leur descente vers la plaine de la Durance: la mise en valeur agricole y est alors favorisée par l'arrivée du chemin de fer depuis Cavaillon et par l'aménagement d'un canal d'irrigation depuis Pertuis.
La maison du village, corsetée dans un cadre resserré, ressemble à celle de la ville médiévale: haute façade étroite, petites ouvertures, éxiguité des pièces obscures. Les outils, les bêtes et les récoltes y tiennent peu de place: c'est la maison du petit paysan, plus arboriculteur que laboureur. Le train de culture est réduit, et les récoltes rapidement vendues ou transformées. Le tout est couvert d'une toiture simple, peu inclinée, à la charpente réduite: quelques grandes poutre posées sur les murs pignons ou de refend supportent, sur un lacis de roseaux, des tuiles rondes qu'il faut parfois lester de lourdes pierres contre le mistral. Simplicité des techniques, simplicité des matériaux: les enduits colorés des façades cachent souvent un pauvre appareil de moellons et de pierres. Les décors architecturaux des anciennes maisons bourgeoises, chaînages d'angles, portails et encorbellements en pierre de taille en ressortent d'autant. Le village provençal semble, vu de loin ou de haut, engoncé dans une carapace rugueuse de pierres et de tuiles d'où n'émergent que le clocher de l'église et le campanile de la tour communale.

La maison des champs
Les mêmes matériaux et les mêmes principes de construction ont produit des formes différentes dans l' habitat dispersé, car les contraintes architecturales n'étaient pas les mêmes. Les cabanes de pierre sèche ont été montées en coupole, selon la technique archaïque de la fausse voute: les pierres posées à plat sur le mur circulaire se rejoignent progressivement vers le haut, tenues par l'agencement de leur poids. Construction apparemment simple, mais qui demande une grande maîtrise dans sa réalisation: près de Gordes, où les "bories" sont légion, des hameaux entiers ont été construits selon cette technique, et habités parfois jusqu'au début du siècle dernier. Le cabanon, plus récent, fortement associé à la vigne et aux vergers, est un modèle réduit du bastidon, qui a pu abrité une famille de petits paysans. Dans les plaines rhodaniennes le mas, qu'il soit petit en Comtat, ou grand en Crau, s'allonge d'ouest en est pour briser le mistral sur une façade aveugle. Au sud, la cour abritée est plantée de platanes, qui ombragent la maison de leur fraîcheur en été et qui, effeuillés, laissent passer le soleil en hiver, faisant de la façade ensoleillée un "cagnard" agréable où les gens se chauffent sur le banc près de la porte. Le Mas du Juge, de F. Mistral, en est l'illustration parfaite, tel que le décrit J.P. Clébert (1980): "C'est le type parfait de mas des plaines, de la maison à terre, isolée, construite sur un plan linéaire. La façade est orientée et ouverte au midi, légèrement infléchie vers l'est pour se protéger du mistral. Le bâtiment d'un seul tenant comprend, sans solution de continuité, la maison du maître (avec au rez-de-chaussée la pièce à vivre-cuisine, repas, hygiène, veillées- et à l'étage les chambres exigües) et les dépendances plus importantes, écurie, bergerie, poulailler, magnanerie au dessus desquelles se trouvent les greniers, fenils, granges et pigeonniers. Devant la maison, la terrasse est dallée, où l'on vit en été: table pour les repas sous la treille, puits, abreuvoirs, lavoir..."
En Provence intérieure, la bastide est l'enseigne du grand domaine foncier: habitat souvent double, puisqu'il associé une ferme tenue par le "ménager", et une demeure de prestige, résidence d'été pour le propriétaire souvent citadin. C'est une pièce d'architecture baroque, aux lignes simples et équilibrées, à l'ornementation sobre, inséparable d'un cadre paysager qui a été progressivement fixé par les Parlementaires aixois aux XVII° et XVIII° siècle. La façade noble ouvre ses hautes fenêtres et ses balustrades sur une terrasse, dominant pièces d'eau et jardin à la française. Le parc, semé de statues et de rocailles, planté d'essences variées, parfois exotiques, commence par la "tèse", sorte de labyrinthe de verdure destiné à piéger les petits oiseaux. Le paysage est organisé pour le plaisir de l'oeil et l'eau jaillit ou ruisselle sous les ombrages, souci de fraîcheur pour rendre la chaleur de l'été supportable.

LA PIERRE OMNIPRESENTE
"Pierre abondante et facile: bois plus rare, souvent impropre à la charpente et à la menuiserie, vieillissant mal dans un climat contrasté. Peuple possédant très fort le sens de son histoire, de la pérennité du groupe. Art de bâtir retrouvé après la nuit du haut Moyen Age, voire pour certaines techniques jamais perdu. Goût pour l'espace collectif cohérent plus que pour le monumental, goût pour les signes jalonnant l'espace et le temps. On a trouvé quelques pistes, même si la vérité d'une culture est beaucoup plus complexe". Ces lignes de P. coste, en introduction de *Pierres en Provence* (1986), recherchent des explications à cette connivence évidente entre l'homme et la pierre, entre les horizons naturels et ceux que l'habitant a créés. Au point que les hautes maisons des villages perchés sont comme les falaises de pierre qui les dominent souvent, où les murs et les terrasses de pierre sèche semblent répéter dans un autre registre les bancs calcaires d'où on les a tirés.
Trois sortes de pierres, abondantes par l'importance de leurs affleurements géologiques, ont été mises à profit dans des buts différents. Le calcaire dur en gros bancs , l'urgonien, tient son nom d'Orgon, près de Cavaillon, où il dresse sa falaise bleutée au bord de la Durance. Appelé "pierre de Provence", ou encore "pierre froide", il offre résistance et longévité aux points forts des constructions et aux quais des ports. Dans la vie

quotidienne, il a fourni les auges, les éviers, les mortiers, les rouleaux à dépiquer le blé sur l'aire. Le calcaire en plaquettes, bien représenté en haute Provence, a alimenté un grand nombre de "clapiers", "clapas" et autres éboulis de pierres plus ou moins plates: tiré des champs, il a été le matériau tout trouvé des murs, murettes, restanques, enclos, cabanes de pierres sèches qui rythment le paysage agraire des plateaux et des pentes de la région de Forcalquier et de la Montagne de Lure. Mais c'est surtout la "pierre du midi" qui caractérise le mieux l'architecture et les constructions. Ce grès calcaire très chargé de débris coquilliers (la "mollasse" des géologues) est tiré d'affleurements d'âge tertiaire qui s'étendent dans toute la basse Provence occidentale et jusqu'au front préalpin. Sa couleur variable, blanc, jaune, rose, sa coupe et sa taille aisées en ont fait une excellente pierre à bâtir, appréciée pour ses qualités isothermiques, mais menacée par sa porosité. Lorsqu'elle se délite en plaquettes minces, comme sur les plateaux qui encadrent le bassin d'Apt, autour de Bonnieux au Sud ou autour de Gordes au Nord, où on lui a donné le nom évocateur de "pierre des champs", elle a été utilisée pour construire un extraordinaire paysage de murs, de terrasses et d'habitat en pierres sèches. Massive et exploitée dans de vastes carrières, elle a fourni la pierre des monuments et de la décoration urbaine depuis l'époque romaine. Encadrements, frontons, balustres, angles et corniches, sont monnaie courante dans les quartiers anciens des villes provençales, mais ne sont pas absents des bourgs et des villages où ils signalent les maisons "bourgeoises". Les carrières de Bibemus, près d'Aix-en-Provence, immortalisées par les tableaux de Cézanne, sont abandonnées depuis longtemps et les touristes visitent les grandes cathédrales souterraines que les carriers ont taillées dans la "pierre des Baux" accrochée à l'escarpement des Alpilles. Dominant la plaine de Pierrelatte, les carrières de St-Restitut, à la limite de la Drôme, ont fourni, par le Rhône et le chemin de fer, la pierre de nombreux édifices et monuments lyonnais et marseillais.

Les affleurements de la mollasse ont été privilégiés par les hommes lorsqu'ils ont installé leur habitat: un rebord de plateau ou une butte couronnés d'un banc massif de mollasse offraient de nombreux avantages naturels: un site perché, à la limite de sols différents, de la pierre à bâtir à profusion; souvent des couches plus tendres s' intercalent , le "safre" (grès sableux) dans lequel on a pu aisément creuser des caves fraîches et surtout des "mines", des galeries drainantes horizontales qui ont recueilli l'eau des pluies enfouie sous le plateau sec. Nombre des villages qui encadrent le Lubéron au Sud comme au Nord ont suivi ce modèle. Dans quelques cas un habitat troglodyte a pu se développer aux périodes difficiles. Au dessus de Lamanon, au nord de Salon, une véritable communauté villageoise a trouvé refuge pendant le haut Moyen âge dans une large échancrure de la colline: les maisons ont été taillées dans la masse d'un affleurement mollassique particulièrement épais. Ailleurs, les falaises escarpées, les vallons profonds ont facilité la défense: le fort de Buoux, au pied nord du Lubéron, a abrité les populations vaudoises menacées par la répression religieuse du Parlement d'Aix à la fin du Moyen âge.

LES "RESTANQUES"

On peut voir encore, dans un vallon près d'Aix-en-Provence, à quelques pas du sentier où passent les promeneurs du dimanche, un ensemble de terrasses qui représente une somme de travail humain peu imaginable. Du haut en bas, le court vallon, entaillé dans le plateau rocheux, est barré de murettes de pierre derrière lesquelles la terre, les cailloux, les alluvions ont été accumulés par le ruissellement, jusqu'à permettre la création de parcelles dont les plus grandes ne dépassent pas l'are. Patiemment épierrées - les tas de cailloux dont certains ne sont pas plus gros que des oeufs, sont toujours là, au pied des pentes où ils ont été amoncelés-, ces terrasses ont été plantées d'oliviers, un ou deux arbres seulement sur les plus étroites perchées à la tête du vallon. A l'écart, une cabane de pierres sèches dont la coupole est aujourd'hui écroulée a pu abriter l'agriculteur lorsqu'il venait travailler son olivette, isolée en pleine colline, à plusieurs kilomètres du village. Un ravin adjacent menaçait-il les parcelles lors des grosses pluies? un dispositif astucieux de défense hydraulique, avec barrage, déversoir, dérivations, toujours en pierres sèches, canalisait le flot et l'empêchait de nuire. Aujourd'hui les oliviers, gelés lors de l'hiver de 1956, ont été arrachés et vendus pour le bois des souches. Ne survivent que quelques rejets sauvages: les parcelles sont envahies par la garrique et le chêne vert, et le passant non averti peut facilement ignorer la trace discrète d'une structure déchue.

Ceci n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres, de la place qu'ont pu occuper les terrasses de culture dans la vie agricole de la Provence: cette forme d'aménagement n'est pas proprement provençale, ni même exclusivement méditerranéenne , mais elle a trouvé dans notre région des conditions particulièrement favorables à son extension car c'était la seule façon de mettre en culture les pentes menacées d'érosion par la violence des pluies . Plusieurs nécessités ont donc concourru à leur prolifération. Le besoin de terres arables, lorsque la population s'accroît dans une région où les terroirs plans et fertiles sont plus souvent l'exception que la règle, a conduit les agriculteurs vers les pentes. Défrichées, celles-ci pouvaient devenir la proie de l'érosion pluviale et du ruissellement. L'épierrement des pentes, les nombreux affleurements rocheux ont fourni les matériaux des restanques, seul moyen de retenir les sols et d'aménager les versants en vue de leur mise en culture. Enfin ces "jardins suspendus", lorsqu'ils sont cultivés avec soin, offrent des expositions et

des conditions climatiques favorables aux cultures arbustives, toujours menacées par le gel hivernal dans les fonds. Ces terrasses forment souvent, comme dans l'exemple décrit plus haut, des ensembles homogènes: chaque propriétaire a construit un escalier de terrasses, des rampes d'accès, un réseau d'écoulement des eaux, creusé un puits et élevé une cabane à proximité, lorsque les terrasses sont loin du village. Il s'agit bien, non d'un simple aménagement du milieu naturel, mais de la "construction" d'un paysage artificiel, qui a ses règles, ses spécialistes, ses ouvrages d'art. C'est la trace évidente d' une débauche de labeur, expression d'une société où la main-d'oeuvre coûtait peu, et où la soif de terre était grande. Car la conquête était d'autant plus difficile et coûteuse que la pente était forte, les murettes élevées, et le résultat final, c'est-à-dire la surface cultivable, mince.

Archéologues et historiens s'interrogent encore sur l'âge de ces terrasses, car peu sont datées, mais ils les lient sans peine aux périodes historiques de forte croissance de la population. Terrasses romaines? peut-être. Plus sûrement premières terrasses médiévales, sur les pentes qui entourent les villages, autour du XIII° siècle fertile en défrichements. Mais il faut bien penser, avec P.Coste et P. Martel que " La multiplication des terrasses de culture en Provence accompagne le mouvement de croissance agricole et de recherche de nouvelles ressources du XVIII° et du début du XIX° siècle" (*Alpes de Lumière*, 1985). La croissance de la population, dans une agriculture traditionnelle, amène à étendre les labours au maximum, avant que la révolution industrielle et la soupape de l'exode rural ne viennent proposer d'autres solutions Les escaliers de minces terrasses qui sulptent les pentes fortes de la vallée de l'Huveaune, à l'amont d'Aubagne, sont mises en place sous l'aiguillon de la production de vin et d'huile exportable par le port de Marseille. En haute Provence, où la crise de l'économie traditionnelle intervient plus tardivement, et où les pratiques agricoles sont plus longtemps maintenues, on construit des terrasses, des enclos, des cabanes jusqu'à la fin du XIX° siècle: " vers 1880, un habitant de Banon, Auguste Martin, pour nourrir sa nombreuse famille, a entrepris de défricher un morceau de versant entre Dauban et l'Autaret. Avec sa patience et celle de ses enfants, il a épierré la terre, aménagé treize terrasses, deux cabanes, des escaliers et rampes pour les desservir, et les a plantés d'arbres fruitiers et de cultures sèches" (*Alpes de Lumière*, 1985).

Au XX° siècle, les terrasses escarpées, éloignées, sont les premières abandonnées lorsque les communautés rurales diminuent et que les surfaces cultivées se rétractent. La mécanisation agricole privilégie les parcelles plus grandes et plus planes, et la végétation naturelle reconquiert un terrain perdu il y à parfois plusieurs siècles. L'ajonc, le pin d'Alep, puissants colonisateurs, envahissent les parcelles, et c'est quelquefois l'incendie accidentel qui, en ravageant la végétation "secondaire", révèle à nouveau l'ancien paysage, l'ancien effort qui a déplacé à bras d'hommes un nombre difficilement mesurable de tonnes de pierre.

TERROIRS "A L'ARROSAGE"

L'extension de l'irrigation par simple gravité à partir des fleuves et rivières, essentiellement dans les plaines du Bas-Rhône, Comtat, Crau, et dans le val de la Durance, a introduit et développé dans les paysages provençaux une opposition brutale entre les parcelles "à l'arrosage" et les parcelles "au sec", entre celles qui se trouvaient plus bas que le canal apportant l'eau, et celles situées plus haut.

Le dessin des champs est commandé par le réseau des canaux d'arrosage, qui tissent leur trame depuis le canal principal: l'eau court de la prise en rivière jusqu'aux plus lointaines parcelles, de canal en filiole, de filiole en rigole, guidée par le jeu subtil des vannes des "martelières". Sur la parcelle, elle s'étale en nappe sur le "calan", ou court dans les raies creusées entre les billons qui portent les cultures. Les lois de l'hydraulique commandent ici la forme des parcelles, allongées dans le sens de l'écoulement. En outre, dans les terroirs du Bas-Rhône, les méfaits du mistral ont obligé à protéger les cultures délicates par des haies vives de cyprès et des barrières de cannisses, roseaux que les agriculteurs vont couper dans les paluds ou sur les bords des roubines de drainage. Leurs alignements se calquent sur celui des réseaux d' irrigation: la plaine y prend un aspect bocager, vert et presque luxuriant, très éloigné de celui des pentes souvent pelées qui la surplombent. Les petits mas des horticulteurs se dispersent, à demi cachés derrière les haies, au milieu des vergers et des planches de légumes, dans le dédale des chemins et le chevelu des canaux d'arrosage.

Ce paysage ne se déroule par uniformément du bord de la vallée ou de la plaine jusqu'à la rivière où au fleuve. L'irrigation a souvent commencé sur les bords, autour des villages, dans les parties non inondables, à proximité des noeuds de communications. C'est le microparcellaire d'un véritable jardinage, semblable à celui des *huertas* de l'Espagne méditerranénne. Il s'est développé en premier grâce au labeur tenace des petits cultivateurs. Au delà, plus on s'approche de la rivière, plus le tissu des parcelles s'élargit, plus les travaux nécessaires au drainage ont été importants et tardifs, et plus l'habitat dispersé se fait rare. Quelques petits mas aventurés ou quelques grosses bastides veillent aux confins du finage, à proximité des terres encore inondables.

Cette extraordinaire "composition" du paysage agricole traditionnel n'est plus de mise dans les nouveaux périmètres irrigués par la Société du Canal de Provence: l'eau court sous pression dans un réseau de tuyaux souterrains et alimente des bornes situées au coin des champs. L'agriculteur y branche son matériel d'arrosage, d'aspersion ou de goutte à goutte, et passe de l'agriculture sèche

à l'agriculture irriguée sans boulverser le dessin de ses parcelles.

LA MOYENNE MONTAGNE SECHE

Plus on s'avance vers la Haute Provence, plus les terroirs subissent les fortes contraintes de l'isolement, de l'exigüité de l'ager au bénéfice d'un saltus démesuré, de la place de la forêt et du reboisement dans le paysage actuel. Les terres de culture sont fragmentées et discontinues, et les "plans" intermédiaires ont été souvent plus habités que les vallées étroites et profondes. Sauf dans les vallées plus humides les bassins et les piémonts, les cultures cèdent la place à l'élevage du mouton qui reste la seule économie possible de cette montagne méditerranéenne. Les villages y sont plus petits, les hameaux et les grosses fermes isolées, qui portent encore le nom des famille qui les ont créés, plus nombreux: tous sont frappés par l'exode rural.

Terroirs de vallée

Rares sont les villages aventurés dans la vallée inondable, s'ils ne disposent pas d'un "ancrage", rocher, butte, ou rebord de terrasse. Dans le val de Durance, entre la clue de Sisteron et celle de Mirabeau, les villages s'alignent sur chaque côté de la vallée. La rive droite, où s'étagent de hautes terrasses alluviales sur lesquelles courent les principales voies de communication, a accueilli la ville de Manosque. Les villages, d'abord perchés sur les collines bordières, ont souvent "glissé" vers le bas, vers la route et les espaces plans cultivés. Le finage communal s'organise non plus de façon concentrique, mais en bandes parallèles de la colline au fleuve: la partie haute accueille les cultures en terrasse, ou l'olivier l'emporte sur la vigne. La partie moyenne est constituée de la haute terrasse du fleuve, la plus anciennement mise en valeur, où dominent les cultures céréalières: c'est le "thor". La partie basse est le "plan", le fond alluvial de la vallée. Il est jalonné de quelques grosses fermes qui marquent les avancées successives de la conquête agricole, au milieu de grandes parcelles abondamment irriguées. Le lit majeur de la Durance, encombré de bans d'alluvions("iscles" et "ilons") a hérité du passé impétueux de la rivière une largeur démesurée, mais il est aujourd'hui plus riche de cailloux que d'eau car celle-ci coule maintenant dans un grand canal latéral destiné à l'énergie hydroélectrique et à l'irrigation.

Terroirs de Plateaux

Comme l'olivier est l'arbre emblématique de la basse Provence, "la lavande est l'âme de la Haute Provence" (J. Giono). Du Mont Ventoux jusqu'aux Préalpes de Grasse, mais surtout dans le Pays de Sault et le Plateau de Valensole, les champs de lavande et de lavandin dessinent les alignements réguliers de leur grosses touffes, dans des terres plus caillouteuses que grasses.
Utilisée depuis l'antiquité pour son parfum et ses vertus médicinales et présente à l'état sauvage dans la majeure partie de Provence, la lavande n'est que tardivement intégrée dans l'éconoie agraire, et pour un espace bien circonscrit, celui des massifs et plateaux qui s'étendent en arc de cercle du Diois à la région de Grasse. A partir de 1925, le développement de la culture introduit la lavande dans le paysage agraire de haute Provence "Dans les années de l'entre-deux-guerres l'arboriculture traditionnelle, créatrice autrefois de produits commercialisables rémunérateurs, avait partiellement ou totalement disparu. Ainsi les amandes, les olives et l'huile, la soie, le vin, cessaient d'être pour de nombreux cantons, des ressources intéressantes. La faible rentabilité des blés cultivés sur des terrres généralement peu fertiles et souvent très pauvres,....avait provoqué une lente rétraction des emblavures" (De Reparaz, 1965). La lavande apparaît alors comme une culture bien adaptée aux conditions naturelles et à la situation économique des cultivateurs: elle apporte de l'argent tout en demandant peu de travail et peu de soins Elle convient donc à une région où les moyens techniques sont peu développés et la main d'oeuvre familiale encore abondante. Un grand nombre d'agriculteurs, l'adoptent, d'autant que le lavandin hybride, sélectionné dès 1930, permet d'étendre l'aire de culture et d'obtenir des rendements plus élevés. Alors que la lavande fine est encore cueillie en montagne, jusque vers 1950, le lavandin occupe de plus en plus de place dans les systèmes de culture du plateau de Saint-Christol et du plateau de Valensole, où de grandes fermes se lancent dans sa culture. C'est le temps des grandes parcelles bleu-violet en juillet, des récoltes à la faucille, des équipes de "pelaïres" (coupeurs) qui "pèlent" les "baïasses" (les touffes de lavande) dans la chaleur et le parfum entêtant des fleurs. Les alambics fument: petits alambics ambulants dans les fermes, grandes machineries à vapeur à l'entrée des villages. C'est une période de relative prospérité: "pendant ving ou trente anx, les bénéfices qu'elle (l'essence de lavande) a permis de réaliser ont incontestablement contribué à ralentir l'exode rural dans les Préalpes de Digne, sur le plateau de Saint-Christol"... (De Reparaz, 1965).

Terroirs de massifs

Les routes modernes qui pénètrent les massif préalpins empruntent des vallées étroites, parfois coupées de passages difficiles, les "clues", au travers des barres rocheuses engendrées par les plis calcaires. Elles rencontrent peu de villages, car ceux-ci sont souvent installés sur les replats cultivables, dominant le fond de la vallée de plusieurs centaines de mètres. On parvient à ces villages en bout du monde par des routes étroites et sinueuses qui se terminent souvent en culs-de-sac. Parfois le village est abandonné par ses habitants, qui descendent pour s'installer "en bas", près de la rivière et des terres cultivables: à Bras d'Asse, dans une des vallées qui entaillent le plateau de Valensole. Ailleur le village se dédouble, et le village du bas, celui du bord de la

grand route, fini par l'emporter sur celui du haut. Dans les Préalpes de Digne, le chemin de Barrème à Digne évitait au début du XIX° siècle la vallée de l'Asse et la clue de Chabrières: il passait à Chaudon, à près de 1000 mètres d'altitude sur le grand versant de la Montagne des Dourbes. Chaudon était donc l'agglomération principale de la commune, autour de laquelle s'étendaient les prairies irriguées, les champs labourrés et se dispersaient les fermes isolées. La route royale ouverte par la vallée de l'Asse dans la première moitié du XIX° siècle a donné la prééminence au village d'en bas, Norante, et vidé celui du haut: Chaudon n'abrite plus que deux exploitations agricoles au milieu des fermes ruinées et des champs à l'abandon qui retournent à la prairie et à la forêt.

CHAPITRE IV. LES MODES DE VIE

Pau pan, pau vin, pau travai fara Martin
Peu de pain, peu de vin, peu de travail fera Martin

Peu d'espace gaspillé, beaucoup d'énergie dépensée: en associant les grains, les ceps, les arbres fruitiers, en élevant chèvres et moutons, l'agriculteur provençal est un jardinier laborieux. Car autrement, comment comprendre ce paysage cultivé littéralement construit par l'homme, où les voyageurs étrangers n'ont souvent cru voir que les "bontés de la nature"? Variété des savoir-faires, variété des outils, adoption tardive des machines: Il fallait tirer parti de tout, en tirer le meilleur rendement, et l'année agraire est bien remplie de la vendange d'automne aux moissons d'été, en passant par les olivades de l'hiver. Sur ses "planches "horticoles, l'arrosant des plaines de la Durance et du Rhône n'est pas moins actif: plusieurs récoltes se succèdent dans l'année pour alimenter les expéditions de fruits et de légumes frais. En haute Provence, la terre est encore plus ingrate, les labours plus difficiles à étendre: l'économie agricole ne peut nourrir toutes les bouches d'une population croissante au XIX° siècle. Les "Gavots" descendent pour moissonner et récolter dans les mas du bas pays, avant que le chemin de fer ne les emporte définitivement, ou que la culture de la lavande ne vienne apporter de nouveaux revenus et un répit à l'émigration.

L'alimentation traditionnelle traduit bien cet éventail peu commun de ressources, jamais très abondantes: de tout, un peu, tiré aussi bien de l'espace cultivé que de l'espace naturel. Des cultures et du jardin domestique, mais aussi du rucher, des herbes de la colline, du gibier de la forêt.

L' économie provençale, incapable de se passer de l'élevage, mais incapable aussi d'assurer au bétail une nourriture permanent, a trouvé dans la complémentarité des pâturages de montagne en été et des pâturages de plaine en hiver la solution à ce problème. Les grands domaines à moutons de Crau envoient leurs troupeaux vers les Alpes du Sud et du Nord en été; les éleveurs des vallées alpines font descendre les leurs en hiver vers le Var et les Bouches-du-Rhône. Traversant l'espace des agriculteurs, la transhumance ovine construit donc sa propre géographie, ses propres repères, son propre mode de vie. Bergerie des plaines, jas de la moyenne montagne, chemins et étapes de la transhumance, alpages et "cabanes" en sont toujours les jalons.

L'AGRICULTEUR PROVENÇAL: UN PAYSAN A TOUT FAIRE

Un jardinage laborieux

Quelques hectares de terres dispersées en petites parcelles dans tous les quartiers du terroir, des terrasses étroites, des pentes caillouteuses, des fonds humides aux sols plus lourds... Et, là dessus, des champs de céréales, des vergers, des vignes . Parfois blés, oliviers, ceps se combinent en bandes alternées, les "oullières" et les "outins": "une bande de terrain de trois ou quatre mètres, parfois cinq, cultivée de céréales (l'oullière); encadrée de chaque côté par cinq ou six rangées de vignes espacées de 0,80 m (les outins), dans lesquels s'intercalent des oliviers et d'autres arbres fruitiers" (*Campagnes méditerranéennes,* 1977, p.112). Une telle imbrication divisait les risques de mauvaise récolte et multipliait l'éventail des ressources de l'agriculteur, mais sans l'enrichir beaucoup: un peu de tout, mais seulement un peu. Elle l'obligeait à beaucoup de savoir-faire et à beaucoup de labeur. Sur d'aussi petites surfaces, et avec d'aussi petits moyens, le travail était plus souvent accompli à la main qu'avec l'aide d'animaux et de machines. Le premier labour, accompli avec la houe à fer plein (l' *eissado*) ou à dents (le *béchas*), ouvrait le sol et le débarassait de ses pierres et de ses racines. Puis venait le travail au lichet (sorte de bèche) qui retournait la terre. Enfin l'araire tirée par le cheval, le mulet ou l'âne, traçait les sillons pour les semailles. A Pourrière, au pied de la montagne Sainte-Victoire, Bernard Martinelli oppose au milieu du XIX° siècle " ménagers possesseurs de charrues et attelages et petits agriculteurs travaillant à bras ou à l'araire" (M.B., 1983, p.126). Dans cette commune comme ailleurs en basse Provence, les charrues à versoir coexistent longtemps avec les outils traditionnels et les charrues métalliques à avant-train, les "brabants", n' apparaissent qu'avec le développement de la viticulture à la fin du XIX° et au début du XX° siècle.

Pour la moisson, la faucille (l'oulame) est longtemps préférée à la faux (la daille) . Le blé, moins secoué par le geste du faucheur, et donc moins égrainé, peut être moissonné plus mûr, et la faucille laisse sur le champ un chaume plus long , qui sera livré à la pâture des moutons ou brûlé comme engrais. Dans les grandes exploitations, les ménagers se distinguent en

adoptant beaucoup plus tôt la faux: " la faucille reste donc l'outil des terres pauvres en rendement, appartenant à de petits exploitants, sans cheptel, qui cherchent à récolter la totalité du grain, avec parcimonie, tandis que la faux, qui procure une plus grande quantité de paille, est employée dans les terres riches , où l'on fait prédominer l'économie de la main d'oeuvre sur le rendement" (F. Benoit, 1949, p.161). En basse Provence, certains agriculteurs utiliseront la faucille jusqu'à la première guerre mondiale, en haute Provence jusqu'à la seconde !

Une année bien remplie

Trois grands cycles de cultures se superposent dans le calendrier agricole du paysan provençal: celui des grains, celui de la vigne, celui de l'olivier, avec lesquels se combinent les travaux du jardinage et le va-et-vient des troupeaux transhumants. Le dicton dit bien que "*Jan et Jan partoun l'an* " (la Saint-Jean d'hiver et la Saint-Jean d'été partagent l'année) : pendant longtemps La Saint-Michel (fin septembre) qui marquait la fin des travaux de l'été, moissons et battages, servait de terme poour les baux ruraux dans une économie où le grain restait la denrée essentielle. Mais en basse Provence la coupure s'est déplacée vers la fin des vendanges, au fur et à mesure que la vigne est devenue la culture principale.

Vendanges faites, un calme relatif s'étend de la mi-octobre au début novembre: pour les hommes, c'est l'ouverture de la chasse. Mais les semailles du blé doivent être faites avant la Sainte-Barbe au début du mois de décembre: c'est la date à laquelle, dans les familles, on met une poignée de blé à germer dans une assiette, qui décorera de sa verdure nouvelle la table de Noël. En même temps, les vergers d'oliviers, les "olivettes", s'animent pour les "olivades", la récolte des fruits qui s'étale d'octobre à décembre: les olives sont cueillies vertes pour la table, et noires pour être portées au moulin à huile. Le travail, commencé dans la tiédeur de l'automne, se termine par de froides journées d' hiver. En Provence occidentale, les oliviers, au tronc court et massif, au feuillage taillé en boule grossière, sont aisément cueillis en s'aidant d'échelles à trois pieds, les "cavalets". En Provence orientale, plus fins, plus hauts et plus touffus, ils sont gaulés par les hommes tandis que les femmes et les filles ramassent les fruits sur de grandes toiles tendues sous les arbres. Après les fêtes de Noël, les hommes sont dans les vignes pour la taille des sarments, la *poudo* . Les sarments sont ramassés par les femmes et réunis en petits fagots, les *gaveu* , qui serviront de provision pour les "flambées", ou brûlés dans les sillons pour fournir de l'engrais. Avec le printemps le travail de la terre reprend: engrais des blés, labours des vignes, déchaussage, sarclage, rechaussage des ceps. Puis commencent les traitements pour protéger les vignes des maladies l'oïdium et du mildiou, et les ébourgeonnages, écimages, effeuillages qui favoriseront les grappes au détriment des feuilles.

Entre temps, les terres à blé se sont transformées en de vastes tâches jaune doré, et la moisson commence, premier temps fort de l'été. Les équipes de moissonneurs, les *sauco,* travaillent par trois à la faucille (deux coupeurs et une javelleuse), et par deux à la faux (un faucheur et une lieuse). Les javelles, montées en gerbiers sur les champs sont ensuite portées sur l'aire à battre: en Provence, c'est plus souvent une aire à fouler ou à rouler, car le fléau a été peu utilisé. La foulaison, faite par des groupes de chevaux tournant sur l'aire, est progressivement remplacée , à la fin du XIX° siècle, par le procédé moins coûteux du roulage: les gerbes sont écrasées à l'aide d'un rouleau de pierre tiré par un attelage dont les brancards sont courbés dans le sens de rotation sur l'aire, le *limoniero* . Le grain est ensuite séparé de la paille par le vannage, commencé avec des fourches et terminé avec de grands cribles, les "vans". Il reste encore à porter le grain au moulin pour le transformer en farine, dont une part reste comme rétribution au meunier. Septembre voit la reprise des labours d'automne, et surtout le début de la vendange, qui s'étend jusqu"à la mi-octobre.. Dans les équipes de vendangeurs, les *coll* , coupeurs et coupeuses emplissent de leurs paniers de grands seaux de bois à deux poignées (les "cornues", ou "comportes") que les porteurs emmènent sur leurs épaules jusqu'à la charette. La cave traditionnelle du petit vigneron est sommaire: le raisin y fournit successivement le vin " de goutte" après foulaison, le vin de "presse" sous le pressoir, enfin la "piquette" par addition d'eau à ce qui reste de ces triturations. Ce sera la boisson familiale du début de l'hiver.

Les "arrosants"

Bien différent est le mode de vie de l'agriculteur arrosant, qu'il habite les gros villages ou les petits mas dispersés des plaines irriguées. L'eau a été pendant longtemps son principal souci, et la juste répartition de ce bien rare sa première préoccupation. Chaque canal-maître qui prend l'eau au fleuve est géré par un syndicat regroupant tous les propriétaires concernés: ils élisent Les grands canaux, ceux qu'on appelle parfois des "oeuvres générales", comme celui des Alpines (Alpilles) ou de Craponne, peuvent concerner plusieurs dizaines de communes. L'eau s'écoule par gravité jusque dans les champs selon une répartition qui se fait de l'amont vers l'aval. Chaque parcelle a droit à un certain volume d'eau déterminé par le temps d'ouverture des vannes de sa rigole, en fonction de sa surface et des cultures qu'elle porte: c'est le "tour d'eau" qui revient à intervalles réguliers selon la saison et le débit du canal. Le calendrier en est rigoureusement fixé et l' "ayguadier", gardien de l'eau qui ouvre et ferme les vannes, rythme ainsi le travail des horticulteurs. Le calendrier agricole de ces derniers est d'autant plus chargé que plusieurs récoltes se succèdent sur les parcelles dans une année, laissant peu de repos à la terre et au paysan. Ces rotations

doivent autant à l'alternance saisonnière des plantes cultivées qu'aux sollicitations du marché de consommation, car l'important est de profiter des prix élevés des récoltes précoces. Le temps des récoltes se répète donc plusieurs fois dans l'année, et les agriculteurs doivent porter tous les matins, au marché ou chez l'expéditeur, les fruits ou les légumes qui seront expédiés vers les marchés urbains ou les pays étrangers. Les camionnettes ont remplacé les grandes charettes bleues mais c'est toujours, aux aurores, la même convergence par les routes du Comtat vers les marchés de Chateaurenard, de Cavaillon ou de Carpentras. Le marché "de gros" se tenait autrefois près du centre de ces petites villes, où la disparition des anciens remparts avait laissé la place à de vastes boulevards: d'anciennes cartes postales montrent encore les pyramides de melons entassées au début du siècle sous les arbres du cours à Cavaillon, dans un joyeux désordre de charettes, de chevaux, d'agriculteurs et d'acheteurs. Aujourd'hui les marchés ont émigré vers de larges esplanades extérieures, bien reliées à l'autoroute et au chemin de fer et où les agriculteurs vendent sur échantillons. Mais le marché continue à joué son rôle de contact social et d'information pour ces horticulteurs disséminés dans le bocage irrigué.

En haute Provence : la recherche du travail

Dès avant la Révolution, de la montagne trop peuplée pour des ressources trop maigres, les hommes sont partis. Le terme de "Gavots", qui n'es pas exempt d'une nuance péjorative, a désigné pour les habitants de basse Provence tous les montagnards, parmi lesquels des habitants de la région de Gap, qui ont depuis plusieurs siècle parcouru le bas pays à la recherche du travail. Il sont partis vers les petits métiers des villes, le colportage dans les campagnes, et surtout le travail saisonnier des récoltes dans les plaines. Grâce au décalage de la date des moissons avec l'altitude, ils pouvaient combiner ces ressources complémentaires avec leur propre calendrier agricole. Mistral évoque, avec la nostalgie d'un passé idéalisé, les moissons d'autrefois: "Dès que les blés à demi murs prenaient la couleur d'abricot, un messager partait de la commune d'Arles, et parcourant les montagnes, de village en village, il criait à son de trompe: "On fait savoir qu'en Arles les blés vont être mûrs." Aussitôt les Gavots, se groupant trois par trois, avec leurs femmes, avec leurs filles, leurs mulets ou leurs ânes, y descendaient en bandes pour faire les moissons. Un couple de moissonneurs, avec un jeune gars et une jeune fille pour mettre en gerves les javelles, composait une "sóuco". Les hommes se louaient par chiourmes de tant de sóuco, selon la contenance des champs qu'ils prenaient à forfait. En tête de la chiourme marchait le "capoulié", qui faisait la trouée dans les pièces de blé; le baile organisait la marche du travail". Remontés dans le haut pays pour leurs propres moissons, les Gavots pouvaient en redescendre à l'automne pour les vendanges, les olivades, et même la cueillette des glands et des châtaignes.

Ces va-et-vients s'arrêtent progressivement à la fin du XIX° siècle lorsque, dans les plaines, la spécialisation des cultures et la mécanisation cessent de rendre obligatoire le recours à une main d'oeuvre foraine. Pour certains, ce fut le signal d'un exode définitif; pour d'autres, une ressource tout à fait secondaire, une plante sauvage, allait fournir un répit momentané: c'est la lavande.

Poussant sur les terres calcaires pauvres et sèches entre 600 et 1400 mètres d'altitude, elle était jusqu'alors cueillie pour ses vertus odorantes et médicinales dans le cadre familial. Dans la seconde moitié du XIX° siècle, elle devient l'objet d'une coupe systématique dans les Alpes sèches. On va la distiller pour en extraire l' essence que l'industrie des parfums de la ville de Grasse, dans les Alpes-Maritimes, recherche de plus en plus. Pour les familles qui subsistent difficilement en pratiquant des cultures vivrières et un peu d'élevage, la lavande devient la source d'un revenu en argent, le moyen d'une épargne. D'abord coupée par les femmes et les filles, elle l'est de plus en plus systématiquement par les hommes, ce qui prouve l'intérêt croissant de cette cueillette. Puis elle est progressivement cultivée car l'exode rural livre à l'abandon les terres les plus pauvres et les plus caillouteuses: les champs de lavandin dans les zones plus basses et plus sèche, de lavande fine (la "vraie"), sur les pentes plus hautes et plus fraîches, entrent dans la composition du paysage. Ce qui n'était qu'une ressource complémentaire, développée à temps pour freiner l'exode rural sévissant dans toute la moyenne montagne, allait devenir, par un curieux renversement de valeur, la plante emblématique de la haute Provence.

L'ALIMENTATION

La part cultivée et domestiquée

L'alimentation des provençaux n'a pas toujours été aussi riche et variée que le montrent aujourd'hui les traités de cuisine régionale et les nombreux plats "à la provençale'" qui agrémentent les menus des restaurants méritionaux pour appâter la clientèle touristique. Les commmunautés rurales ne produisaient pas tous les éléments de la tétralogie "blé-vin-huile-mouton" de façon équilibrée: dans la montagne par exemple la vigne disparaît rapidement avec l'altitude. Elles étaient donc obligées d'échanger leurs produits pour se procurer les denrées qui leur faisaient défaut: au XIX° siècle, dans l'intérieur du département du Var, les villages du piémont des Préalpes, producteurs de vin et d'huile d'olive, achètent le blé aux communes de la montagne, où celui-ci est la seule culture commerciale qui subsiste à cause de l'altitude. On vend donc les produits nobles, et on se nourrit plus simplement d'une alimentation qui combine grains, légumes, cochon et cueillette.

A. M. Topalov, qui a étudié "*La vie des paysans bas-alpins à travers leur cuisine* " (1986), rapporte que "la soupe est restée le plat principal du menu quotidien, pendant presque toute la période allant de 1850 à 1950, étant consommée matin, midi et soir quand les ressources étaient suffisantes" (p.45). La composition de ces soupes a changé en suivant l'évolution de la production agricole. Jusqu'en 1880 dominent les soupes de pain, de céréales, froment et seigle, voisinant avec les soupes de légumineuses, de lentilles, haricots, fèves ou pois-chiches. Après 1880 la pomme de terre introduite depuis la basse Provence et les pâtes imitées de l'Italie proche deviennent les composants principaux de la soupe. Après la première guerre mondiale, le développement des cultures potagères et de l'élevage du cochon dans les petites exploitations produit des soupes de légumes enrichies de salaisons: l'os du fémur du porc est "mis à bouillir à diverses reprises dans l'eau de la soupe". C'est l'*assabouraire*, qui sert donc plusieurs fois: "ceux qui n'avaient pas de cochon empruntaient cet os chez les riches" (Topalov, p. 47)

Le cochon est en effet la principale source de viande dans l'alimentation provençale au XIX° siècle. L'élévage bovin est très faible, sauf dans la haute montagne: val de Seyne, vallée du Verdon et de l'Ubaye. En basse Provence, il a même reculé , pour le trait, devant le mulet et le cheval . " Dans les petites villes, on ne tue des boeufs qu'en hiver, et dans les villages seulement dans les grandes fêtes "(Villeneuve, 1829). L' agronome anglais Arthur Young, traversant la Provence en 1789, se plaint de manquer de viande, de lait, de beurre. Le mouton est élevé avant tout pour sa laine, et lorsqu'il est abattu, vendu sur les marchés urbains. Aussi, "dans toutes les métaieries, et même dans toutes les familles un peu aisées des villages et des petites villes, on nourrit des cochons pour faire du fumier" (Villeneuve), mais aussi pour l'alimentation familiale. Certains sont "enfermés dans leur loge", mais d'autres sont "nourris de glands dans les bois taillis des collines". Le cochon fournit aussi une partie des graisses alimentaires sous la forme du saindoux, car les huiles végétales, huile d'olive en basse Provence, huile de noix en haute Provence, sont des denrées précieuses, et consommées souvent crues, comme assaisonnement des légumes en soupes et en salades.

En Provence, les "herbes" ne désignent pas les plantes aromatiques mais les légumes frais, et ont souvent donné son nom à la place du marché, place aux "herbes", dans les bourgs provençaux. Elles proviennent pour l'essentiel du jardin, des jardins irrigués. Ces légumes sont souvent apparus tardivement: les plus emblématiques de la cuisine provencale actuelle, ceux qui composent la fameuse ratatouille, d'ailleurs d'origine niçoise, sont venus de l'extérieur au retour des Croisades: la courgette, le poivron, l'aubergine. Ils ont envahi les jardins provençaux, et bénéficié de l'extension des irrigations et du développement de l'horticulture maraîchère en basse Provence. Mais ils ont été longtemps complétés largement par les "herbes" sauvages cueillies dans les champs, les friches, sur les talus des chemins, le long des haies , ou même sur les parcours à mouton et "dans la colline".

La part sauvage

A.M. Topalov ne relève pas moins d"une vingtaine de salades, douces ou amères (doucette, campanule, ortie, pissenlit, coquelicot...) et d'une dizaine de pousses (asperge, oseille, poireau de vigne, bourrache...) qui figurent au menu des paysans bas-alpins: "pendant la deuxième moitié du XIX° siècle et le début du XX°, avant l'extension de la culture potagère et maraîchère, la cueillette des herbes sauvages revêtait une importance capitale pour assurer l'apport végétal de l'alimentation" (A.M. Topalov, 1986).

L'espace sauvage procure encore bien d'autres ressources. La cueillette des champignons a toujours apporté sur les marchés quantités de "sanguins" (lactaire sanguin), et de "petits gris" (tricholome terreux) à l'automne. D'autres espèces, moins savoureuses ou moins fréquentes, étalent leur récolte sur le printemps ou sur l'automne. Mais la grande affaire des collines et des plateaux du Vaucluse et des Alpes-de-Haute-Provence a été , est toujours, la truffe: la *rabasse* , n'est plus seulement une cueillette, c'est devenu une sorte de quasi-culture. Les peuplements de chênes verts et de chênes blancs, nombreux dans les régions intermédiaires entre plaine et montagne, ont favorisé naturellement sa présence. Avant de devenir un tubercule très recherché, la truffe était consommée sur place, au point que "certains bergers ont des souvenirs d'indigestion de truffes pour en avoir trop absorbé"! (A.M. Topalov, 1986, p.39). Les choses ont bien changé: les chênes truffiers ont été plantés en grand nombre, en véritables vergers bien alignés qu'on peut voir autour de Valréas, dans les collines du nord du Vaucluse, et dans la région de Valensole; les parcelles en sont minutieusement entretenues et surveillées. Le chercheur de truffes (le *rabassier*) est devenu, et son chien avec lui, un personnage important des régions truffières: il garde une part de la récolte faite sur les truffières d'autrui. Le marché principal se tient à Carpentras, et les départements du Vaucluse et des Alpes de Haute Provence sont aujourd'hui parmi les premiers producteurs, loin devant le traditionnel Périgord.

Le miel

La culture de la betterave a sucre, qui s'est développée dans les plaines du Bassin Parisien lorsque, sous le Consulat et l'Empire, le Blocus continental a empêché l'importation des sucres de canne des Antilles, n'a pas réussi à s'implanter en Provence. Des tentatives ont été faites dans la vallée du Rhône et la basse Durance, mais sans succès. Il en reste encore à Villelaure, près de Pertuis, les bâtiments d'une énorme ferme-usine, la "Fabrique", construite en 1832 par un grand

propriétaire foncier d'Aix-en-Provence, le marquis de Forbin-Janson. Elle abritait, au centre d'un grand domaine, une raffinerie à betteraves et plusieurs centaines d'ouvriers, mais s'arrêta rapidement sur une faillite retentissante.
Dans l'alimentation provençale, le sucre a donc été fourni traditionnellement par le miel. . Seul ou associé aux amandes, il entre dans la composition de nombreuses sucreries, nougats et calissons qui garnissent la table familiale pour les desserts de fête. L'élevage des abeilles a d'abord été une ressource complémentaire pour les petits paysans, surtout en haute Provence plus pauvre. Le sucre "industriel", celui qu'on achetait chez l'épicier, ne s'y est implanté que tardivement: au début du XX° siècle, lorsque les raffineries de Saint Louis, dans la banlieue de Marseille, ont expédié le sucre à moindre prix jusque dans les vallées alpines, le miel est devenu le "sucre du pauvre". Les apiculteurs se sont alors tournés vers une production spécialisée, orientée vers les consommateurs des villes: ils ont adopté les ruches à cadre mobile et pratiqué une véritable "transhumance" de leurs abeilles. L' éventail des plantes et des saisons, du littoral à la montagne, leur a permis de profiter des lavandes, des acacias, des bruyères de haute Provence en été, et de la douceur de l'hiver en basse Provence, où les fleurs de la garrigue, thym, romarin, ciste, donnent au printemps des arômes particuliers.
Marcel Scipion, fils d'un petit paysan de Vénascle, près de Moustiers-Sainte-Marie, a connu ces deux états qu'il raconte dans "*Le clos du roi* " et " *L'arbre du mensonge* ". D'abord, dans la ferme paternelle, l' élevage des abeilles était un complément de celui des agneaux : "A l'époque, cet élevage se faisait pratiquement tout seul dans des troncs d'arbres évidés, appelés "bruscs" qu'on alignait côte à côte sur des pierres plates. Le miel vendu nous procurait une petite rentrée d'argent qui, en général, revenait au grand-père et constituait son argent de poche, de quoi renouveler pipes et tabac" . Ensuite il devient, pour gagner sa vie, "berger d'abeilles": "Je n'étais pas encore un apiculteur professonnel, mais je possédais bien à moi une soixantaine de ruches à cadres. Pour leur éviter le froid trop rude des mois d'hiver dans nos régions alpines, dès novembre, je les chargeais par piles de deux sur une vieille Rosalie Citroën transformée en camionnette et je les transportais de nuit à soixante kilomètres de là, dans le Var où j'avais repéré une garrigue très ensoleillée couverte de romarins pratiquement fleuris tout l'hiver. Il y poussait aussi, çà et là, bien abrités sous des murs de pierres sèches, une cinquantaine d'amandiers qui, dès le début de février, bouquetaient dans l'azur leurs fleurs blanches et roses". Aujourd'hui les patisseries à base de miel sont produites industriellement et de "sucre du pauvre", le miel est devenu un aliment "naturel" recherché: la Provence en est toujours la première région productrice de France.

La chasse
Comme une partie de la nourriture végétale provenait de la nature une partie de la nourriture carnée provenait de la colline, par la chasse et le piégeage. Dans cette région de petits paysans propriétaires, la Révolution française a libéré les villageois des interdits portant sur la chasse. Arthur Young daube sur les premiers excès de cette liberté fraîchement acquise en 1789: " On pourrait penser que tous les fusils rouillés de Provence sont à l'oeuvre pour tuer toutes sortes d'oiseaux; les plombs sont tombés cinq ou six fois dans ma chaise et ont sifflé à mes oreilles." Ce qui était fondé au départ sur le besoin d' accroître les ressources alimentaires des petits ménages est devenu par la suite un loisir fortement inscrit dans la société masculine des villages. Le braconnage n'a jamais cessé, en particulier le piégeage des petits oiseaux à l'aide de "léques", pièges caractéristique de la Provence. Marcel Pagnol enfant rencontre Lili des Bellons lorsque celui relève ses pièges: " Il vida sa musette sur l'herbe, et je fus confondu d' admiration: il y avait une trentaine d'oiseaux" (*Le château de ma Mère*). Les chasseurs au poste sont aussi un autre danger pour le peuple des "petits oiseaux", grives, mésanges, roitelets, rouge-gorges, très appréciés à la table paysanne. Il n'est pas rare de rencontrer , "dans la colline", sur une crête ou à un col bien situé, une cabane de pierres sèches ou de bois, camouflée de branchages, dont les ouvertures discrètes, en forme de meurtrières, sont tournées vers un groupe d'arbres. Leurs branches maîtresses ont été dépouillées de leur verdure: malheur aux oiseaux attirés par ces perchoirs tentateurs.

LE MONDE DES FEMMES

La cuisine
A défaut d'être abondantes, les ressources dont a disposé la cuisinière provençale pour garnir sa table, sont diverses. Dans l'éventail décrit plus haut, il y avait quend même de quoi composer bien des harmonies. Peu de produits laitiers donc, peu de viande aussi; l'huile d'olive moins abondante qu'on ne l'a dit, est consommée crue et la graisse du porc la remplace pour la cuisson. Les grains, élément de base, apparaissent sous la forme des farines, des pâtes, des galettes, pains et fougasses dont les tailles et les formes varient à l'envi. En définitive, deux caractères dominants fondent la cuisine provençale: l'importance des légumes frais dans la "matière première" et la recherche des saveurs dans la façon de l'appréter. Les saveurs sont données par les bulbes cultivés (ail, oignon) mais aussi par les plantes aromatiques de la garrigue, les fameuses "herbes de Provence": thym, romarin, sariette, sauge, pèbre d'aïl. Ch. Bromberger en parle avec gourmandise: "le génie de sa cuisine réside moins en de savantes recettes qu'en un art subtil d'utiliser les aromates, de marier le nutritif et le "goûteux", de flatter l'odorat plutôt que la vue. Le procédé qui permet cette libération optimum

des aromes est un long mijotage sur le "potager", qui emplit la maison de ses effluves plusieurs heures avant le repas" (*Provence,* 1989). L'eau nous en vient à la bouche !
La variété des fruits, frais ou secs, est à la mesure des nuances climatiques qu'offrent les terroirs provençaux: abricots, pèches et cerises, pommes et poires, sans compter les espèces plus méridionales encore lorsqu'on se rapproche du littoral, néfliers, orangers...Les fruits secs, raisins, amandes, noix..., les fruits confits ,cerises, cédrats, melons..., ont alimenté une pâtisserie variée où dominent amandes et miel: calissons d'Aix, nougats et autres "suce-miel" d'Aubagne ou d'Allauch. Les desserts des repas de fête sont toujours d'une grande diversité: celui du réveillon de Noël n'en compte par moins de treize.

La fontaine

Dans le paysage des rues et des places, la fontaine est encore au centre de l' image emblématique du village provençal: elle a tenu une place de premier plan dans le monde des femmes. Dans un pays d'eau rare, elle a été l'objet d'attentions particulières. D'abord fontaine rustique, simplement destinée à remplir une fonction utilitaire, elle s'installe modestement près de la source, au bas du village, ou près des portes lorsque le bourg est plus gros. Les orifices , parfois aménagés par des "canons" déversent sans apprêt l'eau dans le bassin de puisage, d'où elle passe succesivement dans l'abreuvoir, puis dans le lavoir, bassin de rinçage d'abord, de lavage ensuite. Avec le progrès technique et la croissance économique du XIX° siècle, les municipalités ont à coeur de marquer l'espace villageois d'un signe monumental en l'honneur de l'eau: la fontaine devient monument, élément du décor moderne de la place ou du cours, lorsque le village sort de ses vieux murs. Elle perd une partie de son rôle utilitaire, se sépare du lavoir, mais gagne en décoration: la communauté est fière de cette dépense qui montre au passant la prospérité du village.
Mais pour les femmes, la fontaine, le lavoir, c'est le lieu de la corvée d'eau, le lieu de la lessive, de la place qu'il faut parvois réserver, pour s'agenouiller dans une caisse de bois garnie de paille afin de ne pas trop souffrir de l'humidité: lieu des parlotes et des commérages, où les hommes ne se risquent guère. Les vieux seuls écoutent et surveillent les enfants pour les empêcher de "gâter l'eau". La lessive, la "bugade", est une rude corvée: elle nécessite une lessiveuse appropriée, un grand récipient de fer blanc , le *tineu* , où l'eau cendreuse passe et repasse plusieurs fois à travers le linge jusqu'à ce qu'il atteigne la blancheur souhaitée. Le savon ménager est obtenu en mélangeant de la cendre, de la résine de pin et de l'huile d'olive. Aussi, en dessous du lavoir les eaux de surverse, savonneuses et cendreuses, fertilisent les jardins potagers du village, qui se groupent à l'aval de la fontaine, dont ils recueille le "fuyant". Cette eau est gérée comme celle d'un canal d'irrigation, avec une distribution stricte, et même quelquefois une taxe payée par les propriétaires des jardins.

LE MONDE DES BERGERS

Le voyage

Traversant l'espace des agriculteurs, la transhumance ovine construit sa propre géographie, ses propres repères. Le transhumant est un itinérant, qui vit à part de l'agriculteur sédentaire: son genre de vie est souvent commandé par le troupeau, qui passe avant tout. Il doit savoir concilier le calendrier de la vie de ses bêtes avec les conditions naturelles du climat et des herbages, et avec les contraintes économiques de son activité.

L'ethnologue provençale Danielle Musset a "fait la route" en 1986 avec des transhumants du Var: elle raconte son voyage dans la revue "Alpes de Lumière" (n° 95/96). Le troupeau part le 20 juin de Fréjus, là où le propriétaire principal, le "pelot" a sa bergerie et fait hiverner ses bêtes en louant des "places" (des herbages) dans la basse vallée de l'Argens. Il a depuis longtemps préparé son troupeau: tonte au printemps, marquage des bêtes, accrochage des sonnailles, et les agneaux du printemps sont déja assez âgés pour le voyage. Le troupeau de 2000 têtes est mené par le "bayle" , berger principal aidé de trois autres bergers, d'un certain nombre d'aides et de sept chiens. Trois ânes accompagnent le troupeau, car ils seront utiles sur l'alpage: ils portaient autrefois le matériel des bergers sur la route, et sont remplacés aujourd'hui par la camionnette. En 9 jours, de Fréjus au hameau de la Bâtie sur la commune de Thorame-Basse, dans la haute vallée de l'Issole, le troupeau a parcouru près de 130 kilomètres, au pas lent mais continu du troupeau (3 kilomètres à l'heure): le voyage a été coupé de haltes pour se reposer ("chaumer") ou pour faire boire et paître les bêtes (les "relargues"). Difficile sur les routes rendues dangereuses par la circulation automobile, plus aisé sur les anciennes "carraires", il a suivi un des vieux chemins de transhumance du littoral à la montagne, par Bargemon, Castellane et Saint-André-les-Alpes. A la Bâtie, le troupeau est partagé en deux "escabots". Les brebis-mères et leurs agneaux vont estiver sur un bon pâturage, celui de Chalufy, tout au bout de la vallée de l'Issole, sur la commune de Beauvezer, où Saint Laurent, protecteur des bergers et des troupeaux, est toujours fêtée le 10 août sur l'alpage. Les autres bêtes montent sur le flanc est de la montagne du Cheval Blanc, plus sec et plus pierreux. Les alpages, situés entre 1500 et 2000 mêtres d' altitude sont loués en général aux communes car celles-ci sont souvent propriétaires des pâturages d'altitude situés sur leur territoire. Ils sont divisés en quartiers qui portent chacun une cabane et un point d'eau: les "escabots" vont parcourir les quartiers de juillet à septembre, sans repasser au même endroit. Le troupeau redescendra par le

même chemin à la fin du mois de septembre, au moment des foires, des ventes d'agneaux, afin d' être dans la plaine pour l'agnelage d'automne et recommencer alors un nouveau cycle pastoral.

Plusieurs transhumances

Cette transhumance est celle de "l'herbassier", qui ne possède que son troupeau et doit louer "l'herbe" l'hiver dans la plaine et l'été dans la montagne. Encore vivace dans le Var, où l'espace agricole est resté longtemps disponible, elle cède la place à l'ouest, dans les plaines du Bas-Rhône, à la grande transhumance des éléveurs des mas. Ce sont des sédentaires qui associent la culture à l'élevage, grâce à l'irrigation, et qui confient leurs troupeaux à des bergers ou à des entrepreneurs de transhumance. Leur syndicat, celui des éleveurs du mérinos d'Arles, a été autrefois puissant, et c'est encore la transhumance la plus connue. Elle mène toujours plus de 120.000 moutons depuis la Crau et la Camargue jusqu'aux alpages de Provence, du Dauphiné et de la Savoie, par le camion et le chemin de fer. Les troupeaux sont énormes: jusqu'à 6.OOO bêtes par propriétaire. Et c'est leur passage qui autrefois a tant frappé les témoins: il survit dans les toiles du peintre Emile Loubon, dans les pages de Giono ou celles de Marie Mauron: "Dans le demi-jour d'avant l'aube, le berger de tête avançait, tout le troupeau d'ombre mouvante en un seul bloc collé à ses talons. On aurait cru un morceau de colline détaché de la chaîne en coulant vers la plaine, mais une colline consciente qui, elle aussi, suivait l'étoile: une lanterne à peine balancée au poing d'un homme et à la hauteur de son coeur" (*La transhumance, du pays d'Arles au Grandes Alpes*).

Les éleveurs de la montagne eux-même participent à ces migrations, faute de trouver de quoi nourrir leurs moutons pendant l'hiver, en pratiquant une transhumance "inverse". D' après l'historien Noêl Coulet, les premiers déplacements de troupeaux enregistrées au Moyen-âge se sont faits de la montagne vers la plaine, à une époque où les moutons de Basse Provence, peu nombreux, trouvaient à subsister sur place pendant l'été. L'exemple des montagnards, les besoins de laine et de viande dans la Provence des villes et des industries ont entraîné une croissance des troupeaux dans les domaines des plaines et amorcé un mouvement saisonnier vers la montange qui n'a plus cessé jusqu'à nos jours. La transhumance à pied devient rare devant la concurrence du chemin de fer puis du camion, mais la transhumance elle-même n'est pas condamnée pour autant: forme extensive d'élevage, qui valorise à moindre frais les ressources naturelles complémentaires de la plaine et de la montagne, elle peut s'avérer plus résistante aux aléas économiques qu'un élevage plus intensif mais plus coûteux.

Carraires et drailles

Cette migration a tracé ses voies, les "carraires", les grands chemins de transhumance, qui suivaient les routes ou s'étiraient, larges et directs, à l'écart des terroirs cultivés. Cinq principaux itinéraires, d'ouest en est, unissaient la plaine et la montagne. Les troupeaux des plaines d'Arles et du Comtat pouvaient atteindre le Vercors en suivant le rebord oriental de la vallée du Rhône, par Cavaillon, Carpentras et la Baume-de-Transit. Ou bien, gagnant Aix-en-Provence, grand carrefour transhumant à l'époque moderne, ils franchissaient la Durance à Mirabeau et remontaient par Manosque, Sisteron et Gap vers les alpages du Dévoluy et du Champsaur. Du pays d'Aix, une autre voie franchissait le Verdon à Vinon et menait par Valensole, Digne et Seyne-les-Alpes jusqu'au massif des Trois Evèchés et à la vallée de Barcelonnette. Les troupeaux de l'ouest du Var gagnaient les Préalpes de Digne par Barjols, Riez et Mézel; ceux de Brignoles rejoignaient la haute vallée du Verdon par Draguignan, Bargemon, St Auban, Annot, et Colmars. Le voyage durait plusieurs semaines et le paysage porte encore quelque fois la marque de cette grande migration: anciens bourgs d'étape et de foire, aux larges places et aux grands abreuvoirs, aujourd'hui tombés en somnolence: à Riez sur le plateau de Valensole, ou à Castellane dans la montagne; vieilles drailles poudreuses abandonnées par la circulation moderne, qui épousent les reliefs sans les écorcher et dont la largeur étonne encore le promeneur.

Cette somme d'énergie dépensée , cet art de tirer parti de ressources multiples mais souvent chiches sans en rien laisser perdre, voilà ce qui a fait de la campagne provençale un paysage "jardiné": celui-ci lui a valu, aux yeux d'observateurs souvent étrangers et superficiels, une réputation de "bon pays", alors qu'il n'était que la traduction, dans l'économie pré-industrielle, du besoin d'hommes nombreux à vivre sur des terroirs cultivés peu extensibles.

CHAPITRE V. LES GENS

L'us d'óu paire, l'enfant l'apren
L'enfant apprend les usages du père.

Comme ses paysages familiers, le "Provençal" a été victime d'un certain nombre de stéréotypes, certains largement véhiculés par les grands moyens d'information. La réalité est autre, et les témoignages historiques lui sont plutôt favorables. Son appartenance au monde méditerranéen n'a pas été sans induire certaines originalités. La langue régionale, langue d'oc, s'est maintenue tardivement, mais n'a pas su ou pas voulu résister au français lorsque l'école de Jules Ferry a permis une diffusion rapide du Savoir. Les ports de la côte ont été les points d'entrée des dernières grandes épidémies du territoire national. Mais c'est dans le domaine du surnaturel et du social, c'est-à-dire dans le domaine des relations entre l'individu et le divin, entre l'individu et la société, qu'il faut chercher l'originalité d'un caractère "provençal".
Le surnaturel n'est presque jamais terrifiant, dans un paysage qui reste pour l'essentiel à la dimension de l'homme. Les lieux de rencontre avec le monde "au-delà" sont modestement des rochers, des grottes, des sources, des arbres. La religion populaire s'en est emparée et a disséminé dans les collines provençales plus de chapelles qu'en aucune autre province française. Cette rencontre à la fois simple et collective montre que la religion y est autant affaire des laîques que des prêtres et que la force du sentiment communautaire dans la société provençale est grande. Elle a été suffisante pour que les idées de Démocratie et de Progrès soient rapidement associées et adoptées dans les campagnes au XIX° siècle: elles débouchèrent sur une "République au village", dont les témoins sont encore nombreux dans l'esprit des gens et dans la pierre des monuments.

LES PROVENÇAUX

Sans savoir lire ni écrire, le Provençal fait l'étonnement de l'Intendant Lebret qui écrit en 1698, dans son *Rapport sur la généralité de Provence* : "Ce qu'il y a de singulier dans le pays, est l'élégance naturelle et le bon sens ordinaire du paysan, qui paraît toujours si bien instruit des matières dont il s'agit, que l'on a peine à comprendre comment il a pu acquérir ces talents sans éducation ". L'instruction générale de la population est en effet tardive, car la pratique généralisée de la langue provençale limite la fréquentation de l'école et retreint l'usage du Français aux classes aisées et aux villes. Dans ses Mémoires, Mistral se souvient de ce que le Marquis de Barbentane, leur voisin à Maillane, ne parlait pas comme ses parents, parce que c'était un "monsieur". Le retard est rapidement comblé lorsque les moyens en sont donnés par la politique scolaire de Jules Ferry, sous la III° République: à la fin du XIX° siècle, chaque village accueillel'école de la République. Au milieu de ce même siècle le mouvement du Félibrige, autour de Frédéric Mistral, a tenté de restaurer la langue provençale dans toutes ses dimensions, en particulier dans l'écrit. Malgré le concours de nombreux "félibres", poêtes et écrivains, il n'arrive pas à ses fins, mais favorise une certaine permanence: on entend encore parler le Provençal dans les villages, et pas toujours par les anciens.
Le second trait est que l'on vit plus vieux en Provence, à la fin du XIX° siècle, que dans la moyenne de la France, en particulier dans les départements restés plus ruraux des Alpes de Haute Provence et du Vaucluse. M. Darluc l'avait déja noté dans son " *Histoire naturelle de la Provence*" publiée à Avignon en 1782: "Dans ces régions froides (la Provence montagneuse), la vie des hommes est beaucoup plus longtue que dans les autres endroits de la Provence. On y voit beaucoup de vieillards octogénaires qui ne sont point décrépits et travaillent encore à cet âge" (tome I, p.10). Tandis qu'à Aix-en-Provence, "la vie vie moyenne des hommes ne s'étend pas au-delà de 30 (ans)" (p.17). Paul Masson, à la fin de son étude sur " *La Provence au XVIII° siècle* " (1936), tente de répondre à la question: "La Provence était-elle prospère en 1789?". Il discute les témoignages contradictoires de l'abbé Coyer(1775) et d'Arthur Young (1789). Le premier a été impressionné par la prospérité des ménagers et la richesse de leurs costumes de fêtes; mais le second a constaté que les ouvriers de la terre mangeaient plus de pain de seigle que de pain de blé. Masson remarque qu'"il y eu menace de disette, cherté des grains mais il n'y eu pas vraiement de disette"; et plus loin, à propos des entreprises de colonisation de la Guyane en 1764: "On ne vit pas qu'aucun Provençal ait été tenté par l'attraction de la terre de l'or. Les Provençaux fixés aux Antilles étaient de riches planteurs comme le marquis de Gallifet, maître de 1500 nègres". Au XIX° siècle, l'intensité des relations portuaires avec l'outre-mer a pu favoriser la diffusion tardive des dernières grandes épidémies, venues des ports méditerranéens: le choléra frappe encore la Provence en 1835 et une dernière fois en 1884, celle que J. Giono met en scène dans " *le Hussard sur le toit*". Mais la vie de relation et l'économie d'échange diffusent aussi les progrès de l'hyg!ène et de la santé.

CROYANCES ET NATURE

La galerie des monstres mythiques et des légendes terrifiantes n'est pas en Provence très fournie, car l'attitude vis-à-vis des forces naturelles est rarement entachée de peur. Les marais et les fleuves en ont été les principaux décors: les "dracs" , dragons aquatiques, y sévissent. A Draguignan, un drac hantait les marécages de la Nartuby: il fut vaincu par St Hermentaire, premier évêque d'Antibes. Le "coulobre", une couleuvre monstrueuse, avait élu domicile dans la fontaine de Vaucluse, source

résurgente qui donne naissance à une rivière adulte, la Sorgue: il aurait été enchaîné par St Véran, évèque de Cavaillon, ou, selon la croyance populaire, terrassée par Pétrarque. Plus nombreuses et plus terribles étaient les bêtes fabuleuses qui fréquentaient les rives du Rhône, dont le courant violent et les débordements pouvaient alimenter les terreurs populaires. Stendhal signale encore, au passage du Pont Saint Esprit, les craintes qu'inspirait le fleuve :" le mouvement du bateau est rapide, et l'on voit très clairement la mort inévitable si le bateau vient à heurter le moins du monde la pile ou le banc de sable" (*Mémoires d'un touriste*, 1838). Le monstre de la Tarasque hantait les rives escarpées du Rocher des Doms à Avignon et du Château de Tarascon, avant d'être enchaînée par Sainte-Marthe. Aujourd'hui encore les Tarasconais promènent dans leur ville, pour les fêtes de l'Ascension de la Vierge, un animal monstrueux à tête humaine et corps de poisson couvert d'écailles et de pointes.

Le vent est un autre personnage mythique de Provence: né dans les grottes, les "garagaïs", il souffle avec violence sur les plus haut sommets, auxquels il a pu donner son nom: Mont Ventoux, Sainte-Victoire (ou Saint-Venture). Plus généralement, les gorges, les falaises rocheuses, les grottes ont cristallisé l'imaginaire populaire, relayée par la religion chrétienne. Le bourg de Moustiers-Sainte-Marie, au rebord des Préalpes du Verdon, est accroché au pied d'une grande paroi calcaire, à cheval sur un profond ravin qui la partage en deux comme par un coup de sabre. Une grotte de fée y voisine avec une chapelle à Notre-Dame de Beauvoir, et le tout est surmonté d'une chaîne de plus de 200 mêtres de long: elle relie les deux sommets de l'à-pic et porte en son centre une grande étoile dorée, action de grâce d'un seigneur provençal délivré d'une captivité lors des Croisades.

GROTTES, SOURCES ET ROCHERS MERVEILLEUX

Plus souvent, les lieux sacrés sont en Provence à l' échelle de l'homme. Hors du village aggloméré et du quadrillage régulier et rassurant du terroir cultivé, la colline, la garrigue, le bois ouvrent sur un espace de nature dont on ignore les forces cachées. Dès son premier roman, J. Giono traduit cette angoisse et évoque "la grande force des bêtes, des plantes et de la pierre" (*Colline*, 1929). Par l'entremise de la pierre, de l'eau, de l'arbre, on entre en relation avec le merveilleux, le divin. Rochers, sources, grottes, bosquets touffus , points de contact entre le monde des hommes et le monde souterrain, apparaissent comme des jalons nécessaires. Ces lieux ont été sanctifiés par des oratoires, des chapelles votives: le Provençal, qui n'a jamais planté de croix aux carrefours de ses chemins ou au bord de ses champs, a élevé des chapelles aux quatres coins de ses collines. Sanctuaires liés à une grotte: le plus célèbre est celui de la Sainte-Baume, ou Marie-Madeleine serait venue se réfugier après son arrivée sur les rivages de Camargue. Sanctuaires liés au rocher, comme l'hermitage de St Ser, abrité dans une anfractuosité de la paroi de la Montagne Sainte-Victoire, au dessus du village de Puyloubier. Sanctuaires liés à la source: les actions miraculeuses de St-Gens, grand saint provençal et patron des laboureurs, sont intimement liées à la sécheresse qui peut frapper même les paluds, et la source qu'il fit jaillir coule toujours au fond du vallon du Beaucet, près de Carpentras, là où il guida sa charrue.

Cotignac, gros bourg situé au contact des plateaux forestiers de Barjols et des collines de Lorgues, dans l'intérieur du département du Var, rassemble ces sites dans un rayon de quelques kilomètres. A l'amont du village, le prieuré de Saint Martin, auprès d'une source dont l'eau disparaît dans un gouffre , marque l'emplacement du premier établissement médiéval de Cotignac, avant que l'habitat ne vienne s'installer au XIII° siècle au pied d'une grande falaise rocheuse dont les grottes ont servi d'abri et de refuge. Sur le plateau à l'ouest, au pied du relief pyramidal du Grand Bessillon (803 mètres), la chapelle de Saint-Joseph commémore depuis le XVI° siècle la découverte miraculeuse d'une source: un vieillard serait apparu sous le nom de Joseph à un jeune berger assoifé et lui aurait indiqué l'emplacement de la source.. Enfin, façe au village, sur l'autre rive de la rivière Cassole, un éperon dominant la plaine cultivée porte une chapelle célèbre: Notre-Dame des Grâces est un des grands sanctuaires provençaux, qui attire des milieux de personnes au mois d' aôut. Il doit une partie de sa renommée au pélérinage qu'Anne d'Autriche et Louis XIV y accomplirent en 1660, en action de grâce d'un voeu de Louis XIII, exaucé par la naissance d'un fils.

LA RELIGIOSITE POPULAIRE

L'histoire religieuse de la Provence n'est pas une histoire calme. L'hérésie vaudoise, qui recherchait une foi débarassée des ors de l'Eglise, fut installée en Lubéron au Moyen âge par des réfugiés de . Elle connu une fin tragique lorsque le Parlement d'Aix lança contre elle en 1545 une expédition militaire dont les villages d'Oppdède, de Mérindol, et bien d'autres, portèrent longtemps la trace. Les guerres de religion ont déchiré tout le pays, affrontant catholiques et "parpaillots" (du nom d'un certain Parpaye, chef protestant de Provence). Mais ce qui nous intéresse ici dans le comportement religieux des Provençaux, c'est la précocité des attitudes d'opposition au pouvoir établi, en l'occurence le clergé, et des manifestation à la fois communautaires et individuelles dans leurs rapports avec le monde divin.

La Provence se distingue en effet par le développement, dès le XVI° siècle, de nombreuses confréries religieuses regroupant des laïques. Au XVIII° siècle, elles prolifèrent et intéressent une bonne partie de la vie religieuse et civile: pour gérer les affaires de la paroisse,

pour organiser le guet, la "bravade", encadrer la jeunesse, pour grouper les métiers, enfin pour vivre la foi en communauté dans des confréries de pénitents. Pour ne prendre que cette dernière catégorie, qui a laissé des souvenirs dans l'imagerie populaire par ses processions en longue robe et cagoule, un recensement récemment tenté par des historiens[16] montre qu'elles sont autant populaires que bourgeoises, et autant rurales qu'urbaines. Dans le diocèse d'Aix-en-Provence, on n'en compte pas moins de cinquante quatre, dont dix dans des bourgs de moins de mille habitants. Elles affirment leur indépendance vis-à-vis de la hiérarchie religieuse en construisant leur propre chapelle à l'écart de l'Eglise paroissiale et en participant activement aux manifestations communautaires de la vie religieuse et publique. Fortement secouée par la Révolution, elles disparaissent progressivement au XIX° siècle : en contrepoint d'autres sociétés laïques, cette fois attachées aux idéaux démocratiques, se développent alors et contribueront à installer le régime républicain dans les villages de Provence à la fin du siècle.

Dans la piété populaire, cette volonté des croyants d'entrer en relation directe avec le divin, sans passer par l'intercession des prêtres se retrouve dans les ex voto peints. Ces petits tableaux naïfs, qui retracent un évènement qu' une intervention de la Vierge ou d'un saint a empéché de tourner au drame, et qu'on suspend dans la chapelle du bienfaiteur, sont fréquents dans les sanctuaires du bord de mer, dans toute la France littorale. Les "vierges des marins" avaient en effet fort à faire pour des navigateurs qui, livrés à la fureur des flots, ne pouvaient alors s'en remettre qu'au ciel. Mais une seule région abrite en nombre des ex voto peints dans des chapelles de l'intérieur des terres: c'est la Provence. L'historien Bernard Cousin, qui en a fait l'étude (*Ex voto de Provence*, 1981) souligne que cette pratique est passée, au XVII° siècle, des classes aisées aux classes populaires et qu'elle a connu son apogée au XVIII° siècle. Au moment où les ex-voto quittent le devant de la scène religieuse populaire, ce sont les "crêches" qui se développent au XIX° siècle. Cette personnification des acteurs de la crêche, cet enracinement des témoins de la naissance de l'enfant jésus dans la société populaire est tardive. D'un côté il faut évoquer le "pastrage": tradition ancienne qui plaçait des bergers et des agneaux en chair et en os dans le choeur de l'église pendant la messe de minuit De l'autre il faut rappeler la tradition de la crêche de Noël ("Bélem"). Les crèches provençales, imitées des crèches installées dans les églises, ont connu un grand succès populaire depuis le début du XIX° siècle lorsque les ateliers de poterie se sont mis à produire les "santons", petits personnages de terre cuite peinte qui introduisent le peuple de Provence auprès de l'enfant Jésus: les gens de la terre (le méger, le pâtre) et de la mer (le pêcheur, la poissonnière), les petits métiers (le rémouleur, l'étameur), les activités féminines (les porteuses, les fileuses, les laveuses) et toute la société villageoise (le maire, le meunier, le boulanger, le chasseur, l'étonné-*lou ravi* et le niais- *pistachié*) accompagnée de ses tambourinaïres et joueurs de galoube[17]. Codifiés dans leurs personnages et leurs costumes, ces santons deviennent aussi des pantins de plus grande taille dans des crêches animées: leurs un spectacles populaires connaissent un grand succès qui durera à Aix-en-Provence jusqu'à l'arrivée du cinéma. En même temps, les "pastorales" , véritable théatre populaire autour du mystère de Noël, mettent en scène tous les personnages de la crèche.

LA SOCIABILITE PROVENÇALE

"L'image classique de la commune républicaine de Provence, avec ses paysans à la fois laborieux et heureux de vivre, bons vignerons et bons socialistes, avec leur amour de l'école publique, leur culte du progrès (des coopératives, un petit chemin de fer) mais aussi leur fidélité provençale et folklorique, avec leur goût de la galéjade et celui de l'éloquence, cette image ou plutôt cette caricature sont fort bien datées, elle sont contemporaines de la troisième République". Dans un ouvrage devenu un classique de l'histoire contemporaine de Provence, "*La République au village* " Maurice Agulhon s'attache à démonter les ressorts de la société villageoise pour chercher l'origine de ce qui est à la fois une réalité passée et une sorte de mythe aujourd'hui.

Cela vient de loin, certainement des institutions communales mises en place dès le Moyen âge dans les villages provençaux et qui ne cessent de s'affirmer face au pouvoir du seigneur. Cela vient aussi d'une société rurale qui, dès avant la Révolution industrielle, compte des "bourgeois" et des "prolétaires", des artisns et des travailleurs. Car le fonctionnement économique des communautés a joué aussi son rôle: les travailleurs sans terre et les petits paysans ont fait bloc pour défendre leurs droits collectifs sur les bois communaux, menacés par les empiètements des pasteurs, souvent bergers des grands propriétaires. Dans la vie de tous les jours, la structure même du travail et de l'habitat a compté, multipliant les lieux de rencontre et d'échange: récoltes et battages en commun, moulins à huile et à blé, places et champs de foire.

La vie sociale n'est pas moins intense: les fêtes religieuses, les pélérinages vers les chapelles du terroir (les "romérages") sont l'occasion de réjouissances populaires, et la fête du saint patron, la "voto" est l'affaire de la municipalité plus que celle de la paroisse. La fête est souvent

---

16 M.H. FROESCHLE-CHOPARD in "*Les confréries, l'Eglise et la cité*", Centre alpin et rhodanien d'Ethnologie, Grenoble, 1988.

17 flageolet, petite flûte

autant profane que sacrée. L'ordonnance en est confiée à un "capitaine de la jeunesse" élu par ses concitoyens, et les défilés mêlent commémorations religieuses et évènements historiques dans la pétarade des fusils des bravadaîres, héritiers des anciennes milices communales.

Dans la première moitié du XIX° siècle, dans toute la Provence les sociétés laïques se développent, pendant que les confréries religieuses déclinent. Dans les villes, la bourgeoisie se réunit dans des cercles et des clubs, dans les villages les "travailleurs" se réunissent dans des "chambrées" ou des "chambrettes", lieux de réunion semi-publics où se diffusent les idées nouvelles. Les paysans sont peu instruits, vont peu à l'école, mais ils savent déja beaucoup. Assez en tout cas pour qu'un certain nombre d'entre eux prennent les armes à l'annonce du coup d'Etat du prince Président Louis Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851. Alors que la campagne française, Languedoc excepté, reste calme, trois colonnes populaires se forment en Provence contre le nouveau pouvoir: à Vidauban dans le département du Var, à Malijai dans celui des Basses Alpes, et à Apt dans celui du Vaucluse. Elles échouent face à l'armée régulière, et leurs meneurs sont proscrits pour de longues années. Mais elles ont préparé en Provence le triomphe de la République à la fin du siècle: "La République triomphante et sûre d'elle comblait bien des voeux. Au village, il était impossible de l'ignorer. L'école, palais scolaire de la culture libérée, la fontaine offrant à tous l'eau "républicaine"- à l'occasion sous le buste de Marianne- la cave coopérative enfin, outil d'émancipation économique et sociale par l'union des petits et le progrès technique, le rappelaient avec force, tous les jours. Il suffit d'interroger aujourd'hui ceux qui se souviennent pour mesurer l'efficacité de cette triade militante, exaltant dans la pierre la leçon progressiste de l'association du Progrès et de la Démocratie, du Savoir et du Pouvoir"[18].

Bien des traits de cette sociabilité subsistent dans la Provence d'aujourd'hui, même si une partie de la population villageoise n'est provençale que de fraîche date. Sur les places, les bars se sont parfois américanisés pour accueillir les touristes; mais pas besoin de chercher longtemps pour trouver le "cercle républicain", le "bar du progrès" ou "de l'avenir", dont le décor vieillot de bois, de fonte et de marbre accueille les réunions de la société de chasse et les trophées de la société de boules. La fête du saint petron continue de rassembler les villageois, et d'attirer les curieux, dans un déroulement rituel étroitement codifié qui mélange le religieux et le profane, le passé et le présent.

---

[18] Y. Rinaudo, in "Géopolitique des régions françaises", Fayard, 1986.

CHAPITRE VI. DU PASSE AU PRESENT

Es pas l'ome que gagno, es lou téms
Ce n'est pas l'homme qui gagne, c'est le temps

L'ère industrielle et la société de consommation ont bouleversé profondément les terroirs provençaux, qui étaient le fruit de subtils équilibres, de multiples re-équilibrages entre la société rurale et son cadre de vie. Les moyens modernes de transport et de communication ont intégré son économie dans des cadres de plus en plus larges et de plus en plus concurrentiels. Dans les meilleurs cas, il a fallu privilégier les activités rentables et abandonner les autres; au pire, il a fallu abandonner les terroirs trop désavantagés, comme en moyenne montagne. Les machines ont soulagé le travail des hommes, mais ôté leur gagne-pain aux nombreux journaliers et délaissé les pentes et les terrasses. En échange, la maîtrise technique de l'eau et l' aménagements hydraulique du bassin de la Durance ont permis l'extension des irrigations nouvelles dans les vallées d'abord, sur les collines et piémonts jusqu'alors secs ensuite.
On assiste à une redistribution des hommes et des activités dans l'espace provençal, qui modèle de nouveaux paysages. Là où les agriculteurs s'en vont, les labours sont abandonnés, les terrasses de pierre sèche et les fermes isolées tombent en ruine, la garrigue et la forêt reprennent leurs droits. En montagne, une politique systématique de reboisement transforme le paysage depuis un siècle. Dans les collines, l'abandon progressif des garrigues pour les usages de l'économie traditionnelle profite à la végétation naturelle mais favorise aussi la prolifération des broussailles et la mise en place d'une nouvelle forêt menacée par les incendies. Elle est de plus en plus fréquentée, et même habitée par des citadins peu au fait de ses logiques et de ses contraintes: le feu rappelle alors, d'une terrible façon, leur inobservance.
Là où les agriculteurs résistent, les meilleures terres accueillent des cultures de plus en plus spécialisées: la vieille polyculture méditerranéenne vole en éclats. Dans les terroirs secs, la vigne devient souvent une monoculture et des vignobles de qualité tapissent les collines; dans les terroirs irrigués, les marges se développent grâce aux nouveaux réseaux, les centres se rétractent sur les serres horticoles de plus en plus nombreuses.
L'espace rural devient un enjeu pour la nouvelle société urbaine qui y trouve un exutoire à sa soif de consommation et de loisirs. Touristes et résidents secondaires réoccupent les lieux abandonnés par l'ancienne société agricole: les villages sont "reconquis", "réhabilités", figés dans le stéréotype d'un décor en grande partie vidé de son sens. Est-ce là leur ultime avatar?

LA MONTAGNE PROVENÇALE EN CRISE

La pénétration des voies de communication modernes, chemins de fer dans les grandes vallées, routes carrossables jusqu'aux plus hauts cols, aux plus petits villages, a ruiné une économie montagnarde qui n'était forte que de ses hommes, de leurs bras, et protégée par son isolement: l'autosubsistance était encore la règle. Avec l'irruption de l'économie marchande et industrielle, les cultures en montagne, défavorisées par un milieu naturel plus rude, cessent d'être rentables lorsqu'elles sont confrontées aux mêmes produits venus des plaines à bas prix.

Les records de l'exode rural

Bon nombre d'agriculteurs s'en vont: les journaliers d'abord, qui connaissent déja le bas pays où ils vont moissonner et vendanger tous les ans, les enfants ensuite, auxquel l'école primaire et le service militaire ouvrent les yeux sur le monde extérieur. Dans le terroir communal, la population se rétracte et glisse de l'habitat dispersé vers le village, des zones hautes vers la vallée. Les fermes isolées, les plus aventurées aux limites de la forêt, sont abandonnées en premier; puis vient le tour des hameaux, ces groupements familiaux serrés qui ont pioché pendant plusieurs siècles des champs haut perchés. Parfois le village lui-même est déserté, lorsque les artisans et les commerçants ont suivi leur clientèle, que le bar a fermé faute de clients et que le vieux curé n'a pas été remplacé faute de paroissiens. La première guerre mondiale, qui recruta nombre de ses fantassins chez les paysans, fit des coupes sombres dans la population masculine de ces villages déja mal en point. M. Scipion, berger de Vénascle, évoque dans "*l'Arbre du mensonge*" le souvenir des "ribottes", des fêtes d'avant la guerre: "Quatre ans plus tard éclata la guerre de 14. Sur les vingt ribottins, dix-sept restèrent sur les champs de bataille. En mourut aussi le village de mon père, Châteauneuf-les-Moustier".
Le département des Alpes-de-Haute-Provence partage, avec celui de la Lozère, le record du dépeuplement. Depuis le milieu du XIX° siècle, les communes rurales y ont perdu plus de la moitié de leur population, et dans les Préalpes de Digne et de Castellane, plus des deux tiers. Certains villages ont perdu tellement d'habitants qu'on a dû les inclure dans une commune voisine moins dépeuplée. D'autres se sont purement et simplement vidés de leurs habitants: les plus chanceux ont été repris par des résidents secondaires et n'ouvrent leurs volets que pendant l'été. D'autres enfin sont tombés en ruines et leur territoire communal, racheté par les Eaux et Forêts, est aujourd'hui presqu'entièrement reboisé.

Des cultures à l'élevage

Le premier cadastre général de la France, décidé par les assemblées révolutionnaires et mis en oeuvre par Napoléon Ier en 1807, fut essentiellement réalisé sous la Restauration et terminé sous la Monarchie de Juillet, entre 1810 et 1840. Il dresse le panorama d'une montagne relativement mise en cultures, car c'est l'époque où la population atteint son maximum. En 1830, les habitants de Chaudon-Norante, dans les Préalpes de Digne, labourrent, ou plutôt "piochent, près de 840 hectares sur une commune de 3700 hectares où les altitudes de plus de 1000 mètres et les pentes de plus 20% ne sont pas rares. En 1980 le recensement général de l'agriculture n' y trouve plus que 20 hectares de terres labourrées: la surface cultivée s'est rétrécie comme une peau de chagrin et les mauvaises pâtures, les landes et les forêts ont pris sa place. Les agriculteurs qui restent abandonnent les cultures de subsistance , la vigne, les céréales pour le pain, et se tournent vers les seuls activités susceptibles de conserver une rentabilité économique: les arbres fruitiers dans les vallées irriguées, la lavande et le lavandin sur les plateaux, l'élevage du mouton pour la viande dans les massifs.

A partir de 1960, la culture de la lavande est menacée par la variation des cours de l'essence de fleur et par le dépérissement de certaines plantations. La chute des revenus entraîne parfois l'abandon et l'exode rural chez les petits cultivateurs, qui préfèrent s'embaucher sur les grands chantiers EDF de la Durance, ou descendre vers la basse Provence comme autrefois. Elle pousse aussi les agriculteurs à résister, à se grouper en coopératives pour distiller, pour mieux affronter les exigences des courtiers et des industriels des parfums. Aujourd'hui le recul continue, lentement pour le lavandin, rapidement pour la lavande fine. Cette dernière a cessé d'être la culture spéculative du pauvre, fournissant "une essence que l'on gardait dans des "estagnons" métalliques[19] aisément conservés à la ferme pendant des mois ou plus". Elle n'est plus que l'affaire de quelques dizaines de producteurs sur deux ou trois cantons au nord et au sud de la Montagne de Lure: vallée du Jabron, gradins de Forcalquier, plateau de St Christol en sont le dernier refuge. Trois communes à elles seules fournissent la moitié d'une récolte qui a diminué des deux tiers en trente ans, perdu la moitié de ses surfaces et les quatre cinquièmes de ses cultivateurs [20].

L'élevage ovin redevient donc, pour ceux qui restent, la seule planche de salut en moyenne montagne: les troupeaux, beaucoup moins nombreux qu'au siècle dernier, grandissent et les bergeries sont modernisées. Les déplacements vers les plaines en hiver à la recherche du pâturage sont de plus en plus rares et compensés par le développement de cultures fourragères et l'irrigation individuelle des prairies. Les vieux canaux et les vieilles rigoles, faute d'entretien, ne fonctionnent plus: c'est l'irrigation individuelle, le captage, le forage, le petit réservoir qui apportent une solution nouvelle.

Le reboisement

Un tel abandon, une telle "décrue" démographique après les "hautes eaux" du début du XIX° siècle, a eu de sérieuses conséquences sur le milieu montagnard. Au fur et à mesure que l'homme abandonnait le terrain, la nature reprenait ses droits: la végétation naturelle a recolonisé d'elle-même les champs abandonnés. Ailleurs les défrichements trop pentus ou les landes trop pâturées ont été la proie de l'érosion : le ravinement gonflait les torrents et les transformait en "laves" de boue noirâtre capables de charrier d'énormes blocs de rochers et d'emporter les digues et épis que les villageois dressaient sur leur passage.

L'érosion torrentielle n'était pas nouvelle en montagne: la chronique de certains villages de Haute Provence est une longue litanie de routes emportées, de villages menacés, de champs dévastés...Dans une " *Description historique, géographique et topographique de la Provence*", Achard dresse en 1787 la liste des torrents "qui font le plus de ravage" dans la vallée de Barcelonnette: "...3°. Le torrent des *Sanières*, qui a emporté un terrain très-considérable. 4°. Celui du *Bourguet* qui a ravagé les terres de plusieurs particuliers & qui menace le village du *Bourguet*, de même que le village de *Faucon*.. 6°. *Riou-Bourdoux*, qui a engravé plus d'une demi-lieue de plaine. 7°. Le torrent *des Tuiles* qui a détruit quantité de jardins & de vergers. 8°. *Riou-Clar*, qui se précipite des montagnes de *Revel* & qui dans les grands débordements ébranle les maisons qui sont à un demi-quart de lieue de sa rive." C'est beaucoup dans une vallée où l'Ubaye et ses torrents affluents occupent une bonne partie de l'espace. Certains torrents s'étaient fait ainsi une trise réputation: le Riou Bourdou et le torrent des Sagnières dans la haute Ubaye, celui du Merdaric et du Labouret dans le bassin de la Bléone à l'amont de Digne . Mais la prise de conscience des rapports entre l'occupation humaine, le déboisement, et les excès des torrents montagnards est caractéristique d'un XIX° siècle où la science et la technique font des progrès considérables. Elles apparaissent comme susceptibles de corriger les forces naturelles: la révolution industrielle et économique donne à la société les moyens d'une intervention nouvelle sur son environnement, qu'on appelle encore "la nature". Cette nouvelle attitude débouche sur les lois "forestières" de la seconde moitié du siècle: 1860, loi sur le reboisement des montagnes, 1864 et 1882, lois sur la restauration et la

---

[19] "estagnon": bidon de cuivre étamé ou de fer blanc pour l'huile ou les essences de fleurs.

[20] A. de Reparaz, *Provence historique,* 1990

conservation des terrains en montagne. L'administration des Eaux et Forêt, à qui est confiée la mise en application de ces dispositions législatives, devient un acteur de premier plan dans les terroirs de montagne: la lutte contre l'érosion des sols et contre les crues torrentielles devient l'objectif premier.

Le premier massif à bénéficier de ces nouvelles disposition en Provence est le Mont Ventoux, dont la végétation des grands versants avait été dégradée par des siècles de coupes et de pâturages. Sur le versant sud, la commune de Bedoin, grâce au dynamisme d'un maire éclairé, se couvre d'une nouvelle forêt de près de 5000 hectares avant 1900. Les commmunes voisines, puis le versant nord racheté en partie par l'Administration forestière, sont à leur tour reboisés avant la seconde guerre mondiale. L'automobiliste qui escalade aujourd'hui le versant sud du Mont traverse une série d'étages forestiers organisés selon l'altitude et le climat, mais qui doivent leur présence autant au travail des hommes qu' à l'étagement naturel de la végétation: chênes verts et pins d'Alep, chênes pubescents, pins noirs, cèdres, pins sylvestres , hêtres, sapins, pins à crochets se superposent depuis la base jusqu'aux pelouses d'altitude qui couvrent le sommet dénudé et venteux. Cet adret de près de 1600 mètres de dénivelée offre ainsi à l'observation un raccourci peu commun de la plupart des écosystèmes méditerranéens et se révèle un laboratoire de première ordre pour l'étude du comportement des essences de reboisement.

Dans les Alpes-de-Haute-Provence, les reboisements ne commencent pas avant la fin du siècle, mais ils couvrent aujourd'hui plus de 30.000 hectares; avec les reboisements naturels et privés, rien d'étonnant à ce que la forêt occupe aujourd'hui près de la moitié du département, alors qu'elle n'en couvrait que le cinquième au début du XIX° siècle. Les communautés paysannes, très réticentes dans l'ancien système agricole à limiter leurs droits coutumiers de pâturage et d'usage des forêts, ont cessé à la fin du XIX° siècle de s'opposer à l'administation forestière: le dépeuplement avait déja réduit les labours et les troupeaux, et les hommes qui restaient trouvèrent dans les travaux de reboisement des revenus complémentaires.

En même temps qu'elle s'étend, la forêt change de composition. La rentabilité de l'exploitation forestière passe au second plan après les impératifs de la la lutte contre l'érosion et les arbres feuillus autochtones à croissance lente (chênes blancs, hêtres) sont délaissés au profit des résineux qui poussent plus vite et retiennent mieux le sol. Parmi ceux-ci, les espèces importées, pin noir et pin sylvestre, sont souvent préférées aux espèces autochtones, mélèze et épicea.

Ces reboisements, destinés à fixer le sol et à limiter le ruissellement lors des fortes pluies, s'accompagnent de travaux de correction dans les ravins et le lit des torrents, pour freiner les écoulements torrentiels souvent catastrophiques: fascines, claies, seuils maçonnés, barrages, épis, digues ....Travail de Sysiphe, maintes fois recommencé parce que maintes fois balayé par les "laves" torrentielles. Les Alpes du Sud ont été, et sont encore, pour l'Office National des Forêts, un véritable laboratoire en grandeur nature de l'expérimentation des ouvrages de lutte contre l'érosion. L'exemple le plus connu, parce qu'il a souvent figuré dans les manuels scolaires, est celui du Riou Bourdou ("boueux"), affluent de l'Ubaye à l'aval de la ville de Barcelonnette. Son bassin versant taillé dans les marnes noires du versant sud du massif du Parpaillon dévalle près de 1600 mètres de dénivellée sur 7 kilomètres de distance. Presque dénudé au XIX° siècle, il alimentait, lors des fortes pluies, des "laves" qui coupaient régulièrement la route traversant son cône de déjection. Celui-ci, cultivé au Moyen-âge, était alors recouvert de plusieurs mètres d'alluvions torrentielles de forte dimension. Il fallu reboiser près de la moitié du versant , soit 1.100 hectares, réaliser près de 2.000 ouvrages divers, creuser 16 kilomètres de drains, 72 kilomètres de chemin, pour calmer le monstre et faire de son bassin un espace boisé où les anciennes maisons forestières servent aujourd'hui d' étapes aux promeneurs.

Le reboisement a transformé le paysage des Alpes du Sud et certainement freiné l'érosion des torrents. Mais les chercheurs adoptent aujourd'hui une position beaucoup plus nuancée que les forestiers du siècle dernier, pour qui les déboisements et le surpâturage étaient la cause première de cette érosion. L'action de l'homme n'est pas suffisante pour expliquer la violence de l'érosion en montagne: les variations historiques du climat ont joué un rôle considérable, en faisant alterner des périodes plus sèches et plus chaudes avec des périodes plus humides et plus froides. Diversifié dans l'espace, le couvert végétal a aussi varié dans le temps: l'image d'une forêt naturelle touffue tapissant tous les versants provençaux avant les défrichements historiques ne peut être retenue comme point de départ de l'évolution des paysages montagnards.

NOUVEAUX TERROIRS EN BASSE PROVENCE

La Forêt et les feux

Avec la fin des grands reboisements, le chapitre de la forêt semble à peu près clos en haute Provence: un autre chapitre s'ouvre en basse Provence, celui des indendies de forêt. Chaque été l' actualité nous montre des hectares de bois et de garrigues livrés aux flammes. A la fin du mois d'août 1989, un incendie, parti du plateau de Bibemus près d'Aix-en-Provence, a ravagé pendant deux jours tout le massif de la Montagne Sainte-Victoire. Près de 2000 hectares de forêt ont disparu, de nombreuses maisons ont été détruites: "Sainte-Victoire défigurée à vie", "Le pays de Cézanne défiguré" titre le journal "le Provençal". Un an après, on peut encore lire

dans la presse: "Les incendies de forêt qui ont fait rage pendant trois jours dans le département du Var, ont parcourru 11.500 hectares, en majeure partie dans le massif des Maures, qui avait déja payé un lourd tribut à la fin du mois d'août. Une trentaine de maisons, autant de caravanes, ainsi que divers locaux et une quarantaine de voitures ont été détruits. De nombreuses parsonnes ont été momentanément évacuées devant la progression des flammes..." (Le Monde, 25.09.1990)

Dans le département des Bouches-du-Rhône et celui du Var, les plus touchés en France avec les Alpes-Maritimes et la Corse, des pans entiers du paysage sont ravagés chaque année. Ce qui frappe l'opinion, ce n'est pas tant le feu lui-même, car il y a toujours eu des incendies en Provence, c'est sa fréquence et les menaces qu'il fait peser sur les habitats aujourd'hui installés à proximité des collines, ou même sur leurs pentes couvertes de végétation naturelle.

Qu'il y ait toujours eu des feux en Provence, il suffit de relire les chroniques et les témoignages pour s'en convaincre. Giono fait d'un incendie de Haute Provence une bête d'apocalypse dans *Colline* : "La bête souple du feu a bondi d'entre les bruyères comme sonnaient les coups de trois heures du matin...Depuis elle a poussé sa tête rouge à travers les bois et les landes, son ventre de flamme suit; sa queue, derrière elle, bat les braises et les cendres. Elle rampe, elle saute, elle avance. Un coup de griffe à droite, un à gauche; ici elle éventre une chênaie; là elle dévore d'un seul claquement de langue vingt chênes blancs et trois pompons de pins; le dard de sa langue tâte le vent pour prendre la direction. On dirait qu'elle sait où elle va."

Dans l'économie traditionnelle, le feu était un moyen pour défricher , "l'essartage", et un moyen pour favoriser la repousse de l'herbe destinée aux troupeaux, l'"écobuage". Mais sa répétition a souvent abouti à un appauvrissement dans la composition végétale de la forêt: les plantes dont les graines résistaient au feu et dont la repousse était plus rapide prenaient le pas sur les autres. Les arbres ont été remplacés par les arbustes, les feuillus par les résineux. Mais le feu, provoqué ou accidentel, n'est pas la seule cause de cette situation. La végétation actuelle de nombreuses collines et plateaux de basse Provence dérive de leur utilisation par l'économie agricole traditionnelle: les pentes favorables étaient cultivées en terrasses, les sommets étaient pâturés de façon extensive par les moutons. Les agriculteurs montaient des murettes de pierres sèches pour retenir la terre, les bergers épierraient les plateaux pour favoriser la pousse de l'herbe et le passage du troupeau. Les espaces trop pierreux ou les tas d'épierrement ainsi disséminés dans les terrains de parcours des troupeaux étaient le refuge des taillis et des buissons de chênes verts que les bergers laissaient rejeter de souche pour en tirer bois et écorce. Lorsque ces terroirs ont été abandonnés, les espèces les plus rapides à essaimer, les pins d'Alep en particulier, ont colonisé les terres les plus favorables, terrasses ou champs épierrés, laissant aux feuillus et aux autres planges ligneuses les pierriers et les terrains les plus pauvres. Cette association d'un sous-bois touffu d'arbustes et d'arbres feuillus en taillis, surmonté d'un boisement de pins d'Alep, est éminement inflammable. Le feu, attisé par le Mistral, peut y courrir à des vitesses surprenantes, épargnant parfois les arbres de haut port pour ne consumer que le sous-bois. Les grands feux qui ont dévasté le massif de la Montagne Sainte-Victoire pendant l'été 1989 sont venus ainsi nous rappeler, par les traces qu'ils ont fait ressurgir, qu''une partie de la forêt provençale est récente et que son état actuel dérive de la façon dont les terres boisées ont été utilisée autrefois. Ceci n'apporte pas de solution au problème actuel de la répétition des feux, mais montre que l'économie ancienne, par l'écobuage et le pâturage des sous-bois pouvait contribuer à tenir la forêt "propre" d'une partie de son sous-bois combustible. Le coût du débroussaillage mécanique, que l'Etat et les communes tentent d'imposer aux propriétaires fonciers des "zones a risques", est tel qu'on recherche des formules plus souples et moins coûteuses: un agriculteur du département du Var élève des lamas importés du Pérou car ces animaux se révèlent plus efficaces que les chèvres dans le "nettoyage" des sous-bois. Dans les Alpes-Maritimes, les techniciens de l'Office national des eaux et forêts expérimentent les premières tentatives d'écobuage contrôlé: pendant l'hiver, on incendie volontairement et sous surveillance les broussailles dangereuses. Le lama remplace la chèvre d'autrefois, le brûlis retrouve une seconde jeunesse: des solutions peuvent être trouvées dans une "relecture"des équilibres anciens entre l'homme et le milieu naturel.

Vers la monoculture viticole

La polyculture méditerranéenne a mal résisté aux changements de l'économie moderne. Le blé et l'olivier, cultures-clés du système agricole traditionnel puisqu' elles fournissaient le pain et l'huile, ont reculé. Les céréales continuent d'être présentes mais, surtout dans les plaines chaudes du Pays d'Arles et du Pays d'Aix, les agriculteurs ont remplacés les blés tendres panifiables par les blés durs: ceux-ci sont bien adaptés au climat et sont vendus aux semouleries et aux industries alimentaires de la région marseillaise. La culture de l'olivier a connu une longue éclipse après le "grand gel" de février 1956, qui a anéanti près de la moitié du verger provençal. Beaucoup d'arbres ont été arrachés, d'autres abandonnés, certains ont été coupés pour que les souches fassent des rejetons. Déja menacé par la concurrence des huiles alimentaires tirées d'autres plantes, l'olivier provençal était de plus en plus concurrencé par les huiles d'olives et les olives de table des autres pays méditerranéens, Espagne, Italie, Tunisie . Seule une partie du verger a été reconstituée: les oléiculteurs restent

profondément attachés à un arbre symbolique, les anciens moulins à huiles continuent d'ouvrir leurs portes à l'automne, et des aides financières ont été apportées par la politique agricole française puis européenne.. La reprise d'une production d'olives de table et d'huile de qualité ne s'est faite que dans les bastions traditionnels de cette culture: la vallée des Baux sur le versant sud des Alpilles, autour de Mourriès et de Maussane, le grand adret du piémont préalpin dans le Var intérieur, depuis Grasse jusqu'à Salernes, enfin le val de Durance autour de Manosque. Là, les vergers s'étagent encore sur les terrasses bien entretenue au dessus des vignes, l'olivaison y attire encore familles, voisins et parents; les moulins à huile remettent en route un matériel vieilli pour une production réduite. Dans les Bouches-du-Rhône quelques vergers modernes, plantés récemment, sont irrigués et récoltés à la machine, mais l'olivier provençal a bien du mal à entrer dans l' économie moderne: il fait d'avantage figure de survivance que d' activité proprement dynamique.

L'amandier, petit frère plus modeste de l'olivier, a connu une histoire voisine: la main d'oeuvre nécessaire pour la cueillette et l'écorçage a disparu, et la culture, concurrencée par les amandiers d'Espagne ou même d'Amérique, n'a pas été modernisée. Les pâtissiers provençaux sont allés chercher ailleurs les amandes de leurs calissons et de leurs nougats, et les arbres qui subsistent dressent de maigres silouhettes décharnées au bord des chemins ou au milieu des chaumes.

Dans cette marche vers l'économie moderne de la Provence des collines, la vigne est la grande gagnant: de vigneron qu'il était à ses heures, pour les besoins d'un commerce local ou régional, le paysan provençal est devenu viticulteur à plein temps, pour un commerce national voire international. La vigne a pris progressivement le pas sur les autres cultures sèches à partir du moment où le chemin de fer, dans la seconde moitié du XIX° siècle, a ouvert le marché national aux vins du midi méditerranéen. Le phylloxera arrête un moment cette progression, mais la dépendance des agriculteurs vis-à-vis de l'économie du vin est déja telle que les vignes sont rapidement replantées. Mais elles quittent les régions marginales, les mauvaises terres, et gagnent les bons sols. Les ceps abandonnent les oullières, où ils étaient complantés avec les céréales et les arbres fruitiers, pour accéder au plein champ, aux bonnes terres des fonds de bassin, où ils remplacent les autres cultures. A Gigondas, dans les Côtes du Rhône, les terres labourables occupaient 711 hectares, et la vigne 214 en 1899, mais la situation était inversée en 1935: 117 hectares pour les terres, 657 pour les vignes[21] . Dans les régions où la petite paysannerie ne peut plus vivre de la polyculture traditionnelle, en particulier dans l'intérieur du département du Var, la vigne devient l'élément principal des paysages cultivés, presqu' une monoculture. Les agriculteurs y sont encouragés par le développement des coopératives qui prennent la récolte en charge dès la vendange faite pour la vinifier: l'ancien vigneron devient un simple viticulteur. Le vin rosé devient l'emblème de la production provençale et fait vivre deux agriculteurs sur trois dans le département au milieu de notre siècle.

Avec les trente dernières années le paysage viticole provençal se transforme à nouveau car la consommation du vin évolue: on en boit moins et du meilleur. La surface globale de la vigne diminue: des vignes à vins de table souvent situées dans les zones climatiquement moins favorables, les bassins de l'intérieur du Var (Brignoles, Saint-Maximin), ou aux mains des vieux agriculteurs sans succession, sont arrachées. Par contre, dans les terroirs les mieux situés, dans la dépression interne des Maures, sur le littoral, dans les coteaux des Bouches-du-Rhône et sur les "côtes" du Rhône, entre L'Aigues et la Durance, les plantations nouvelles renforcent celles qui existent et de véritables "vignobles" se constituent. L'Institut National des Appellations d'Origine fixe des limites d'appellation et les vins gravissent la hiérarchie de la qualité: vins de pays, vins de qualité supérieure, vins d'appellation d'origine contrôlée: "Côtes du Rhône", "Châteauneuf-du-Pape" "Côtes du Ventoux", "Coteaux du Lubéron", "Coteaux d'Aix", "Côtes de Provence" se suivent du nord au sud dans la vallée du Rhône et d' ouest en est du Rhône au Var. Plus le vin est de qualité, plus la vigne a progressé: elle occupe toute la place disponible dans les aires d'appellation et les terroirs se modifient au gré des nouvelles contraintes législatives. Dans les "Côtes du Rhône" méridionales, de part et d'autre des vallées de l'Aigues et de l'Ouvèze, la vigne installée traditionnellement sur les basses pentes, gagne de tous côtés. A Gigondas, on débroussaille les terrasses caillouteuses de la plaine, autrefois occupée par de mauvais taillis de chênes verts; dans le même temps, on taille au bulldozer de nouvelles terrasses pour la vigne jusque sous les escarpements rocheux des Dentelles de Montmirail, au risque des glissements et éboulements dans des pentes peu stables. Mais le résultat est là: l'économie villageoise est florissante, les habitats anciens sont restaurés et modernisés, les mas isolés deviennent des domaines viticoles prospères. Les jeunes reviennent à l'agriculture: la population qui vieillissait sur place a cessé de diminuer.

Les grands aménagements hydrauliques

Loin des grands axes et des métropoles industrielles, les Alpes du Sud n'ont pas connu, à la fin du XIX° siècle, les aménagements hydro-électrique de la deuxième révolution industrielle, si fréquents dans les Alpes du Nord: quelques barrages et quelques usines tardivement sur la Durance et le Verdon, presque rien en Provence.

---

[21] Cl. Durbiano, *Méditerranée,* n°3, 1988.

Par contre, la politique nationale de grands travaux d'aménagement propre à la période de reconstruction et de croissance économique après la deuxième guerre mondiale allait se traduire par la réalisation de trois grands chantiers d'hydraulique, chacun sur un des fleuves principaux: le Rhône, la Durance, le Verdon.

L' aménagement du cours du Rhône provençal n'a été qu'un élément d'un projet plus important, qui concerne l'ensemble du fleuve de Lyon à la mer: rendre le Rhône navigable aux péniches de 1300 tonnes (ce qu'on appelle le "gabarit européen") et produire de l'électricité à bon marché. La Compagnie Nationale du Rhône a atteint ces deux buts et le fleuve, entre Montélimar et Arles, passe par quatres grands barrages hydro-électriques: Donzère, Caderousse, Avignon et Vallabrègues. Mais la navigation rhodanienne n'en a pas été pour autant stimulée: tant qu'une grande liaison navigable n'est pas réalisée entre la Saône et le Rhin à travers la Franche-Comté, cet axe de navigation se termine en cul-de-sac pour les péniches modernes à la confluence du Doubs et de la Saône.

La Durance a été domestiquée par une série d' ouvrages qui, de 1955 à 1977, ont régularisé son débit, stocké ses hautes eaux et fourni électricité et eau à l'agriculture, aux villes et à l'industrie. La pièce maîtresse en est le barrage réservoir de Serre-Ponçon, énorme digue de terre et de pierres qui retient, aux limites historiques de la Provence et du Dauphiné, le plus grand lac artificiel de France. Sa construction en a été popularisée par un film et une chanson en 1959 " *L'eau vive* ", dont le titre a été emprunté à Jean Giono. A l'aval de Sisteron, l'essentiel de l'eau durancienne ne coule plus dans le lit de la rivière, mais dans un canal dont les biefs successifs alimentent plusieurs centrales électriques et les nombreux canaux d'irrigation autrefois directement "branchés" sur le fleuve. Les agriculteurs de la vallée et des plaines aval en ont tiré avantage: l'irrigation ne dépendait plus des à-coups de la rivière, les cultures n'étaient plus menacées par d'éventuelles pénuries estivales. Les riverains pouvaient même occuper les terres de l'ancien lit que la rivière ne recouvrait plus. Autour du lac, le tourisme nautique s'est développé en été. Mais, malgré les efforts du reboisement général du bassin de la Durance, les limons arrachés à la montagne continuent de s'entasser dans les lacs-réservoirs, qu'ils comblent progressivement, ou finissent dans l'Etang de Berre, où se termine le grand canal, et non plus dans les terres irriguées des basses plaines qu'ils ont longtemps fertilisées.

Le Verdon est certainement plus connu par son "grand cañon" que par l'aménagement hydraulique qui y prend naissance: une société d'économie mixte, la Société du Canal de Provence, a créé, à partir de 1963, un gigantesque réseau d'approvisionnement en eau pour l'agriculture, les villes et l'industrie de la basse Provence. L'eau est stockée dans un énorme lac-réservoir, celui de Sainte-Croix, aménagé à l'aval du grand cañon, entre le plan de Canjuers et le plateau de Valensole. De là, elle est distribuée dans le département des Bouches-du-Rhône et celui du Var par des canaux-maîtres, des réservoirs secondaires et des conduites souterraines. Elle touche 116 communes, de l'Etang de Berre à l'ouest à Saint-Tropez à l'est, et irrigue près de 40.000 hectares. Le système de distribution de l'eau est régulé depuis l'aval, c'est-à-dire depuis les consommateurs (et non depuis l'amont, comme dans les anciens réseaux d'irrigation) et le centre de gestion informatisée a été installé dans un lieu qui résume l'histoire de l'eau en Provence, le château du Tholonet, près d'Aix-en-Provence. Cette grande bastide du XVIII° siècle mire sa façade et ses platanes centenaires dans une longue pièce d'eau, au pied de la Montagne Sainte-Victoire, à quelques pas du ravin de l'Infernet qui porte encore les restes d'un barrage du XVIII° siècle, le barrage Zola du XIX° siècle et le barrage contemporain de Bimont.

Les nouveaux emplois de l'eau

Les terroirs irrigués de Provence ont connu une double évolution. Les anciens périmètres des canaux gravitaires, souvent proches des villes, ont été réduits par l'urbanisation croissante. Dans le même temps, de nouvelles terres ont été gagnées à l'irrigation depuis trente ans, là où on ne rencontrait auparavant que des cultures sèches. Les réseaux souterrains du Canal de Provence quadrillent la Basse Provence ; à partir des bornes sous pression, installées au bord des chemins, chacun s'équipe et arrose comme il l'entend: asperseurs, goutte-à-goutte, canons à eau ou même gigantesques pivots. Ce n'est plus l'affaire du petit arrosant des anciens "syndicats", installé dans une sorte de "république de l'eau", mais celle d'un entrepreneur obligé à la rentabilité d'une eau qui coûte plus cher. Dans les paysages agraires, l'ancienne opposition entre terroir sec et terroir irrigué tend à s'atténuer puisqu'ils se combinent au gré du choix des agriculteurs: les nouveaux réseaux ne modifient plus le dessin des champs et ne le figent plus comme autrefois dans les mailles des canaux et des rigoles d'arrosage. Dans le Pays d'Aix, qui a été une des premières régions à recevoir la nouvelle eau du Canal, cultures irriguées et cultures sèches dessinent, à la fin du printemps, un patchwork de couleurs vertes et jaunes dans un paysage de champs ouverts.

Plus frappante encore dans le paysage a été l'apparition de serres maraîchères depuis une vingtaine d'années. Lorsque le camion gros porteur permet d'approvisionner les marchés de fruits et de légumes de la France et de l'Europe du Nord à partir des zones de production nouvelles d'Espagne ou d'Italie, les avantages climatiques du Bas-Rhône et la seule proximité géographique des consommateurs ne sont plus suffisants pour permettre aux horticulteurs

provençaux de résister à la concurrence. Le Vaucluse est encore le sud de la France, mais il n'est plus le sud de l'Europe du Marché Commun. Il a donc fallu compenser par des moyens techniques les avantages climatiques des producteurs plus méridionaux. Tunnels plastiques, bas ou hauts, serres froides puis serres chaudes, irrigation au goutte-à-goutte et cultures sans sol composent un nouveau paysage artificiel au milieu des anciennes cultures maraîchères de plein champ. Car ces entrepreneurs en agriculture ne se sont pas installés n'importe où : à proximité des centres urbains, des marchés d'expédition, autour de Châteaurenard, de Cavaillon, de Carpentras, là où il y a plus d'un siècle se développaient les premières cultures irriguées intensives.

LE TOURISME TRIOMPHANT

Les "Alpes de lumière"

Les premiers touristes provençaux modernes ont été des aristocrates anglais séjournant l'hiver sur le litorral à la fin du XVIII° siècle. Arthur Young, lors de son passage en Provence en 1789 (*Voyages en France*) signale "une liste d'Anglais qui passent l'hiver à Hyères"; encore plus nombreux sont ceux qui passent l'hiver dans la ville de Nice, alors piémontaise. C'est donc un tourisme climatique qui se développe au XIX° siècle sur la "Côte d' Azur", surtout à partir du moment où le chemin de fer arrive jusqu'à Nice, devenue française en 1860. L'arrière-pays a été encore peu visité, sinon par quelques voyageurs érudits, et le peintre anglais Turner fait vraiment figure de précurseur lorsqu'il traverse les Alpes du Sud, prenant au passage quelques magnifiques croquis de la ville de Sisteron. Il faut attendre que le mouvement du Romantisme mette en honneur les monuments chargés d'histoire et les ruines archéologiques pour que les cités provençales soient appréciées à la juste valeur de leurs richesses.

En dehors de ce tourisme urbain, et du premier tourisme automobile qui découvre dans les années 1930 la route "Napoléon", de Grenoble à Nice, comme un itinéraire pittoresque vers la Côte d'Azur, la Provence intérieure est à peu près vierge. En 1947, dans un livre resté célèbre par son titre, "Paris et le désert français", l'économiste J.F. Gravier voit dans les Alpes du Sud "un gisement touristique de classe exceptionnelle", qui peut "jouer à la fois les cartes du séjour d'été, de l'alpinisme, des sports d'hiver et du climatisme pour atteindre, à bref délai, une prospérité comparable à celle de la Savoie" (p.287). En fait, de cette "Riviera de la neige", la Provence n' a vu se créer qu'une petite partie, car l'essentiel se trouve aujourd'hui dans les Alpes dauphinoises, autour du massif du Pelvoux et dans la haute vallée de la Durance. Seules deux hautes vallées provençales abritent de grandes stations: le Sauze et Pra-Loup dans la vallée de l'Ubaye, la Foux d'Allos tout au bout de celle du Verdon. Construites progressivement à partir de hameaux agricoles (le Sauze, la Foux) ou nées toutes armées sur un haut replat (Pra-Loup) elles n'ont rien à envier aux autres stations alpines pour ce qui est de l'accumulation des chalets et des immeubles collectifs, de la multiplication des remontées mécaniques et des pistes qui écorchent les alpages et zèbrent la forêt. Les stations créées en moyenne montagne sont plus nombreuses et plus modestes: simples équipements à skier pour les fins de semaine des citadins de la région, comme au Mont Ventoux ou à la Montagne de Lure, stations "de famille" mieux intégrées à l'économie locale comme autour de Seyne-les-Alpes. Elles bénéficient d'un climat hivernal agréable par son ensoleillement, mais à cause de leur altitude insuffisante, la neige n'est pas toujours au rendez-vous. La station de Var-neige, lancée sur la Montagne de Lachens, à 1715 mètres d'altitude dans l'arrière-pays varois, n'a jamais connu le succès: son enneigement est épisodique et son accès difficile.

De nouveaux "ruraux"

En dehors des littoraux balnéaires et des stations de sport d'hiver, c'est en Provence intérieure que le phénomène de la résidence secondaire, propre à la société urbaine de la seconde moitié du XX° siècle, a atteint son apogée. Anciens ruraux qui n'ont jamais coupé les liens qui les attachaient au village d'où ils ont émigré, citadins en mal de verdure, étrangers du nord à la recherche du soleil et du ciel bleu, cette nouvelle forme de migration saisonnière a occupé les vieux villages abandonnés , disputé l'espace et le bâti aux agriculteurs encore en place. Elle a parfois sauvé de la ruine un patrimoine rural qui, sans son intervention, aurait été condamné, mais elle a aussi figé un décor provençal sans en bien comprendre toujours les ressorts.

Dans les plateaux forestiers du département du Var, la commune de Fox-Amphoux porte à l'extrême la juxtaposition de l'économie agricole locale et du tourisme venu de l'extérieur. Le géographe A. de Reparaz en est un fidèle observateur : "Le village ancien, perché, de Fox, qui fut chef-lieu communal, site de haute valeur esthétique, a vu son bâti passer intégralement aux mains de résidents secondaires, regroupés par affinités d' origines en véritables petits quartiers: Parisiens et étrangers aisés de l'Europe du nord, Niçois, Toulonnais d'origine locale plus modestes... En revanche, mairie, école, poste s'installent "en bas", en un nouveau centre de services, à côté de la cave coopérative, symbole de l'activité des agriculteurs locaux qui habitent le hameau d'Amphoux et les écarts agricoles de la "plaine". Mairie et gestion de l'espace sont des enjeux très disputés entre les deux groupes, avec alliances et antagonismes"[22] . Les vieilles demeures du village, souvent sauvées de la ruine,

---

[22] *Carte des Mutations de l'espace rural français*, Comité national de Géographie, 1984.

font "peau neuve": on élargit des portes, on ouvre des fenètres, on aménage des terrasses ensoleillées, besoin citadin de l'ouverture et de la lumière, dans des maisons, des "oustaus", qui se protégeaient autrefois de l'extérieur pour conserver fraîcheur en été et chaleur en hiver. On voit même parfois des téméraires se réinstaller dans les ruines des vieux villages totalement abandonnés. Plus souvent le phénomène touristique est intervenu avant l'abandon, reconstituant le décor passé, en partie détruit, en une sorte de "théatre provençal" . Mais la pièce qui s'y joue n'est plus celle de l'économie rurale traditionnelle, et les acteurs ont complètement changé. A Gordes, bourg à la fois perché et troglodyte, accroché à une haute falaise de mollasse sur le rebord sud des plateaux de Vaucluse, la mutation s'est faite dans les trente dernières années. La beauté du site et des paysages y a d'abord attiré des artistes: certains, comme Lhote, y avaient trouvé refuge pendant la dernière guerre pour fuir les persécutions. Touristes aisés et cultivés ont suivi, réoccupant et restaurant un patrimoine d'architecture rurale parmi les plus riches de la Provence intérieure: vieilles maisons du XVII° et du XVIII° siècle du village perché, jouissant d'une "vue imprenable"sur le basin d'Apt et le Lubéron, maisons à demi-troglodytes et jardins en terrasse du pied de la muraille rocheuses, mas et bastidons égrenés sur le plateau qui monte vers le vallon de l'abbaye de Sénanque, à demi-cachés par le labyrinthe des murs de pierres sèches, gardés par une armée de "bories". Là aussi Claudine Durbiano a observé une répartition "stratifiée" de la nouvelle société gordoise: les autochtones, résidents permanents, sur la place, autour du château qui abrite aujourd'hui une fondation du peintre Vasarely, les Parisiens, les plus nombreux des "étrangers", dans les quartiers les mieux exposées, les étrangers dispersés dans les écarts au milieux du parcellaire agricole fossilisé par la pierre sèche[23] .

Le cas de Gordes est exemplaire d'une forme de tourisme aisé et cultivé qui s'est développé autour de la Montagne du Lubéron, aussi bien sur son flanc nord, dans le bassin d'Apt, que sur son flanc sud, en Pays d'Aigues: Bonnieux, Lacoste, Oppède, comme Lourmarin, Ansouis ou La Tour d'Aygues, sont des étapes obligées du touriste amateur d'art, d'architecture, ou de festival de musique. C'est une des ambiguités et des gageures du Parc naturel régional du Lubéron, dont le périmètre englobe sur 130.OOO hectares toutes les communes bordières de la Montagne du Lubéron. Créé en 1977, il a autant pour but de protéger un milieu naturel déja passablement malmené par l'histoire, que d'aider au maintien d'une vie agricole et rurale dans un espace survalorisé par la société urbaine , qui en fait un objet de consommation. Et ce n'est pas un objectif facile à atteindre: la valorisation du paysage et de l' architecture, la surveillance des nouvelles constructions et des réhabilitations, l' encouragement des nouveaux systèmes de culture (en particulier la mise en place de l'irrigation) autant d'ojectifs qui montrent que les responsables du Parc tentent de concilier les besoins d'une agriculture rentable avec la préservation d'un capital paysager qui peut être menacé par son propre succès.

CONCLUSION

Plus modestement que les collines de Toscane ou les huertas irriguées Espagne, que la campagne Romaine ou les olivettes de Delphes, la campagne provençale a participé de la composition du "paysage méditerranéen", de la création de modèles d'organisation de l'espace par l'homme. A ce titre, ses terroirs ont été porteurs autant de mythes que de réalités, et les images qu'ils ont produits peuvent être bien différentes selon les motivations de ceux qui les ont regardés et les lieux qu'ils ont observés. La réalité d'un milieu naturel souvent ingrat, voire difficile, la difficulté d'en tirer des ressources suffisantes pour des populations nombreuses ont frappé les voyageurs. Certains n'y voient, comme l'historien Hyppolite Taine, qu' "un pays brûlé, rongé jusqu'à l'os par une civilisation détruite", où "l'homme a tout mangé, il ne reste rien de vivant." (*Carnets de voyage, notes sur la province, 1863-65*). En contrepoint d'autres montent en épingle la luxuriance des cultures et des vergers irrigués, associant cette Provence à l'image d'un jardin paradisiaque; ou la géométrie des terrasses et des villages perchés, qui trahit les efforts qu'a nécessité un paysage véritablement "construit". Les artistes aussi, qui entreprennent au XIX° siècle le voyage de Provence, comme on entreprenait à la Renaissance le voyage d'Italie, s'extasient sur la lumière et l'éclat des couleurs: le paysage provençal devient un "motif" maintes fois reproduit, et la Provence devient, par les nombreux artistes, peintres et sculpteurs qui y séjournent, un lieu de création sans équivalent en France.

Une image, des images de la Provence sont ainsi forgées, reprises et largement diffusées, amplifiées par les moyens modernes de communication, le cinéma, la télévision: Marcel Pagnol met en scène les romans de Giono, mais n'y montre pas des "femmes démantelées par les grossesses, des hommes rouges et des vieillards faisandés", comme dans le Haut Pays d'*Ennemonde* . C'est une Provence à la fois archaïque et civilisée, figée dans ses habits du siècle passé, mais dans des habits largement époussetés, idéalisés, qui est présentée à une population nouvelle, croissante, venue de l'extérieur et des grandes villes pour y résider ou y passer le temps des loisirs. Les stéréotypes sont scellés dans la pierre des nouveaux mas et des villages perchés construits "de toutes pièces". Bon nombre des formes du paysage sont vidées des fonctions qui leur ont donné naissance, et sont

---

[23] *Etudes Vauclusiennes*, 1989

simplement "consommées": on se promène dans la colline comme dans un décor, on ne l'utilise plus, on ne la "gère" plus comme dans l'économie précédente. Ce décalage est source de conflits car les "terroirs" provençaux, qui font partie d'un patrimoine que l'on s'attache aujourd'hui à préserver, ne sont pas un décor vide: l'économie moderne, la dynamique des activités irriguent un espace parcourru d'"axes", jalonné de "pôles". Les protestations surgies à l'occasion du projet de train à grande vitesse (TGV) en Basse Provence mettent en relief cette contradiction et schématisent un avenir qui ne peut se résoudre en une simple alternative: paysage-musée ou nouveaux terroirs?

BIBLIOGRAPHIE

GENERALITES

- *Provence* ,432 P., Ch. Bonneton, Paris, 1989.
*- GRAVIER, Jean-François. *Paris et le désert français* ,317 p.,, Flammarion, Paris, 1947.
- MISTRAL, Frédéric. *Mémoires et Récits. Correspondance*, 1119 p., Plon, Paris, 1906.
- VILLENEUVE (Comte de). *Statistique du Département des Bouches-du-Rhône,* 4 tomes, Marseille, 1829.
- YOUNG, Arthur. *Voyages en France, 1787 1788 1789.*

HISTOIRE:

- AGULHON, Maurice. *La vie sociale en Provence intérieure au lendemain de la Révolution,* 531 p., Sté des Et. Robespierristes, Paris, 1970.
- id. *La République au village. (Les populations du Var de la Révolution à la Seconde République)* , 543 p., Plon, Paris, 1970
*- COULET, Noël. STOUFF, Louis. *Le village provençal au Bas Moyen Age,* 61 p., Presses de l'Université de Provence, Aix-en-Provence,1988.
- COUSIN, Bernard. *Ex voto de Provence (images de la religion populaire et de la vie d'autrefois)* , 181 p., Paris, Desclée de Brouwer, 1981.
- *Histoire de la Provence"*, sous la dir. de BARATIER, Edouard. 604 p., Privat, Toulouse, 1987.
- *La Provence des origines à l'an mil* , 516 p., Ouest-France, 1989.
- RINAUDO, Yves. *Les vendanges de la République (Les paysans du Var à la fin du XIX° siècle)* , 321 p., PUL, Lyon, 1982.

ARCHITECTURE

- BROMBERGER, Christian. LACROIX, Jacques. RAULIN, Henri. *L'architecture rurale française : Provence,* 356 p., Berger-Levrault, Paris, 1980.
- FUSTIER-DAUTIER, Nerthe. *Les bastides de Provence et leurs jardins,* 388 p., Serg. 1977.
*- HOMET, Jean-Marie. *Provence des Moulins à vent,* 64 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1984.
- Inventaire Général des Monuments et des Richesses artistiques de la France : *Pays d'Aigues, Cantons de Cadenet et de Pertuis,* 716 p., Ministère de la Culture et de la Communication, Paris, Imp. Nationale, 1981.
- PLANTIER, Louis.*Fontaines de Haute Provence* , 155 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1990.

ETHNOLOGIE

LES ALPES DE LUMIERE Revue publiée depuis 1964 par l'association du même nom fondée à Mane en 1953 et qui a publié à ce jour une centaine de numéros consacrés à l'ethnographie de la Haute Provence. Nous avons utilisé en particulier:

- 63 (1978): *Le seigle et la ronce.*
- 89/90 (1985): *Pierre sèche en Provence.*
- 95/96 (1987): *Histoire et actualité de la transhumance en Provence.*
- 101 (1989): *Lavandes et plantes aromatiques.*

*- AMOURETTI, Marie-Claire. COMET, George. *Le livre de l'olivier,* 173 p., Aix, Edisud, 1985.
- BENOIT, Fernand. *La Provence et le Comtat Venaissin* , 409 p., Gallimard, Paris, 1949.
- *Campagnes méditerranéennes, permanences et mutations,* UER Histoire Université de Provence, 316 p., CRDP Marseille, CNDP, 1977.
- COSTE, Pierre (sous la direction de). *Pierres en Provence,* 192 p., ACEP/ Edisud, Aix-en-Provence, 1986.
- TOPALOV, Anne-Marie. *La vie des paysans bas-alpins à travers leur cuisine, de 1850 à nos jours,* 163 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1986.

ART ET LITTERATURE

- CHABOT, Jacques. *La Provence de Giono* , 128 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1984.
- CLEBERT, Jean-Paul. *La Provence de Mistral* , 116 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1980.
- CLEBERT, Jean-Paul. *La Provence de Pagnol* , 126 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1986.
- CLEBERT, Jean paul. RICHARD, Pierre. *La Provence de Van Gogh* , 127 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1981.
- GERARD Alain,. *Le Midi de Daudet* , 141 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1988.
- RAILLARD, George. *La Provence de Bosco* , 97 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1981.

GEOGRAPHIE

- DE REPARAZ, André. *La vie rurale dans les Préalpes de Haute -Provence,* 1227 p., thèse, Edisud-Université de Lille III, Aix-en-Provence, 1978.
- id. *Lavande et lavandin (leur culture et leur économie en France),* 133 p., Pub. des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence, n°46, 1965.
*- FERRIER, Jean-Paul. *Leçons du territoire. Nouvelle géographie de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur,* 295 p., Edisud, Aix-en-Provence, 1983
- GEORGE, Pierre. *La Région du Bas-Rhône (étude de Géographie régionale),* 691 p., Baillère et Fils, Paris, 1935.

- LIVET, Roger. *Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence*, 465 p., Ophrys, Gap, 1962.
- LIVET, Roger. *Atlas et Géographie de Provence-Côte d'Azur et Corse*, 291 p., Flammarion- Famot , Paris, 1978
- WOLKOWITSCH. Maurice. *Provence-Alpes-Côte d'Azur*, 182 p., PUF, Paris, 1984.

MONOGRAPHIES

- DEMIANS D'ARCHIMBAUD, Gabrielle. *Rougiers, village médiéval déserté,* 114 p., Ministère de la Culture et de la Communication, Guides archéologiques de France, Paris, Imp. nationale, 1987.
- DE REPARAZ, André. *Le plateau de Saint-Christol (Etude de géographie rurale en Haute Provence*), La Pensée Universitaire, Aix-en-Provence, 1966.
- MARTINELLI, Bruno. *Une communauté rurale en Provence face au changement*, 254 p., Editions du CNRS, Paris, 1983.
- WYLIE, Laurence. *Un village en Vaucluse,* 406 p., Gallimard, Paris, 1968.

TABLE DES MATIERES

I. LES REGIONS
Un patchwork difficile à coudre
La Provence rhodanienne; la Provence intérieure; la montagne provençale
Les solidarités de l'histoire
Haute et Basse Provence; villes et départements
Climat et végétation méditerranéenne
La sécheresse de l'été; la forêt méditerranéenne; le pays du vent et du froid hivernal

II. L'HISTOIRE DES PAYSAGES
Des territoires précoces
L'antiquité: les apports extérieurs
La colonisation grecque venue de la mer; la "Provincia" romaine
Le Moyen-âge: église et villages perchés
L'époque moderne: la dispersion de l'habitat
Drainages et irrigations
Chemin de fer et nouvelles agricultures

III. L'IDENTITE DU PAYSAGE
Un terroir emblématique en Basse Provence
L'habitat rural traditionnel
De gros villages urbains; la maison des champs;
La pierre omniprésente
Les restanques
La moyenne montagne sèche
Les grandes vallées; les massifs; la lavande

IV. LES MODES DE VIE
L'agriculteur provençal: un paysan à tout faire
Un jardinage laborieux; une année bien remplie; les "arrosants"; en Haute Provenc: la recherche du travail
L'alimentation
La part cultivée et domestiquée; la part sauvage; le miel; la chasse
Le monde des femmes
La cuisine; la fontaine
Le monde des bergers
Le voyage; plusieurs transhumances; carraires et drailles

V. LES GENS
Les Provençaux
Croyances et nature
Grottes, sources et rochers merveilleux
La religiosité populaire
La sociabilité provençale

VI. DU PASSE AU PRESENT
La montagne provençale en crise
Les records de l'exode rural; des cultures à l'élevage; le reboisement
Nouveaux terroirs en Basse Provence
La forêt et les feux; vers la monoculture viticole; les grands aménagements hydrauliques; les nouveaux emplois de l'eau
Le tourisme triomphant
Les "Alpes de lumière"; de nouveaux "ruraux"

CONCLUSION